



EXPOSITION

POLONIA

Des Polonais en France
du 2 mars au 28 août 2011

**Littérature, essais, correspondances,
témoignages**

Extraits proposés par le Département Éducation

Sommaire

La grande émigration des années 1830 (p.3)

Adam Mickiewicz, *Les Aïeux*
Juliusz Slowacki, *Mon testament*
Zygmunt Krasinski, *La Comédie non divine*
Frédéric Chopin, *Lettre à Norbert-Alphonse Kumelski*
Cyprian Kamil Norwid, *Le Piano de Chopin*
Annexe : **Victor Hugo**, *Les Chants du crépuscule*, *À l'armée russe*

La « vieille émigration » de l'entre-deux-guerres (p.13)

Ouvrier polonais, *Témoignage*
Georges Le Fèvre, *Homme-travail*
Antoine de Saint Exupéry, *Terre des hommes*
Étienne Raczimow, *Entretien avec Françoise Morier*

Les Juifs de Pologne (p.19)

Yitskhok Katzenelson, *Le Chant du peuple juif assassiné*
Georges Pérec, *W ou le souvenir d'enfance*
Henri Raczimow, *Dix jours « polonais »*
Hélène Oppenheim-Gluckman et Daniel Oppenheim, *Héritiers de l'exil et de la Shoah. Entretiens avec des petits-enfants de Juifs venus de Pologne en France*

Engagement (p.27)

Marie Curie, *La radiologie et la guerre*
Guillaume Apollinaire, *Lettre de demande de naturalisation*
Jan Karski, *Mon témoignage devant le monde. Histoire d'un État clandestin*
Alain Blottière, *Le tombeau de Tommy*
Marcel Rayman, *Lettre ultime*

Polonais en France après 1945 (p.33)

Witold Gombrowicz, *Journal*
Czeslaw Milosz, *On exile*
Slawomir Mrozek, *Les Émigrés*

1- La grande émigration des années 1830

- **Adam Mickiewicz**, *Les Aïeux* (théâtre)
- **Juliusz Slowacki**, *Mon testament* (poésie)
- **Zygmunt Krasinski**, *La Comédie non divine* (théâtre)
- **Frédéric Chopin**, *Lettre à Norbert-Alphonse Kumelski*
- **Cyprian Kamil Norwid**, *Le Piano de Chopin* (poésie)
- **Annexe : Victor Hugo**, *Les Chants du crépuscule* (poésie)
À l'armée russe (article de presse)

À propos du Romantisme

Plutôt que du Romantisme, il faudrait parler des romantismes : au cœur du puissant mouvement d'idées et de sensibilités qui traverse l'Europe au XIX^e siècle et révèle des préoccupations communes, ce sont les circonstances historiques, politiques et sociales qui marquent les spécificités de chaque pays. À chacun son « mal du siècle »... En Pologne, celui-ci prend ses racines dans l'histoire de la Pologne et son anéantissement après l'Insurrection de 1830. L'explosion du Romantisme coïncide avec la Grande Émigration et c'est parmi les artistes exilés à Paris que se trouvent les auteurs majeurs : Adam Mickiewicz, Cyprian Kamil Norwid, Juliusz Slowacki, Zygmunt Krasinski. En quête de l'identité d'un peuple sans État, ces écrivains, tout en célébrant l'affirmation romantique de l'individu, exaltent la mission collective polonaise dans le devenir de l'humanité, dans un messianisme propre à chacun et dont l'expression la plus accentuée et la plus célèbre se trouve chez Adam Mickiewicz, chef de file du romantisme polonais.

Adam Mickiewicz

1798-1855

Adam Mickiewicz naît le 24 décembre 1798 à Zaosie, près de Nowogrodek, région historique de la Pologne-Lituanie (en Biélorussie actuelle). Il fait des études scientifiques et philologiques à l'Université de Wilno (actuellement Vilnius) et participe alors à la fondation des organisations de jeunesse progressiste et patriotique. Cette activité lui vaut sa condamnation à l'exil en Russie de 1824 à 1829, période durant laquelle il fréquente l'élite littéraire, Pouchkine en tête. Après s'être échappé de sa résidence surveillée russe, il séjourne deux ans à Rome et ne peut donc prendre part à l'insurrection qui éclate à Varsovie en novembre 1830. Après un bref séjour à Dresde, il rejoint Paris en 1832 où il retrouve de nombreux amis polonais et représentants de la Grande Émigration. Sa renommée littéraire étant déjà établie, il fréquente les cercles qui font de Paris la capitale culturelle de la Pologne, à savoir la Société historique et littéraire, la Bibliothèque polonaise et contribue à la publication *Le Pèlerin polonais*, véritable organe de l'émigration et au journal libéral *L'Avenir* de Félicité de Lamennais. Il se voit attribuer une chaire au prestigieux Collège de France entre 1840 et 1844. Il apparaît alors comme un des plus grands esprits de son temps. Il y enseigne les littératures slaves sans dissimuler ses opinions. Selon lui, les Slaves ont un destin à accomplir, le peuple polonais devant occuper une place importante puisque - tout comme la France - il est doté du

« génie de la réalisation » et peut ainsi jouer le rôle unificateur en Europe. Il ne cache pas non plus sa profonde piété et la place première qu'il accorde à la religion dans la conquête de la liberté. C'est sans doute ce qui lui vaut d'être révoqué (en même temps que Jules Michelet et Edgar Quinet) après le coup d'État de 1851 de Louis Napoléon Bonaparte, par décret du 9 mars 1852.

Son œuvre littéraire n'occupe que quinze années de sa vie mais elle tient une place emblématique dans la culture polonaise. Son inspiration est puisée dans la tradition et la culture folklorique polonaise et catholique comme pour *Ballades et romances*, recueil de poèmes considéré comme le manifeste du romantisme polonais (1822) ou *Les Aïeux* en 1822. En 1828, l'œuvre *Conrad Wallenrod* révèle son engagement patriotique. Cet amour fervent et sacré de la patrie comme de la religion est de nouveau clamé dans les *Livres du pèlerinage polonais* en 1832. Son œuvre majeure (avec *Les Aïeux*) s'intitule *Pan Tadeusz (Messire Thadée)* parue en 1834. Elle offre une grande synthèse culturelle, politique et religieuse de ses idées notamment : l'Esprit porté par les peuples, leur conquête de la Liberté dans un esprit de solidarité, le pluralisme culturel, la ferveur chrétienne et patriotique... Adam Mickiewicz apparaît logiquement comme le créateur de la conscience nationale à l'époque où la Pologne, partagée entre trois grandes puissances, est privée de son intégrité territoriale et de son indépendance. « Passant sa vie loin du pays natal, il transforme sa nostalgie en vision prophétique où la grandeur et la nécessité du national est dans ce qu'il porte de l'universel et dans ce qu'il porte à l'universel » (Bronislaw Geremek, ministre des Affaires étrangères de la Pologne entre 1997 et 2000).

Le Printemps des peuples de 1848 l'enthousiasme et l'incite à organiser une « Légion polonaise » pour combattre en Italie. Alors qu'un conflit s'annonce entre la Russie tsariste et l'Empire ottoman, il participe sous couvert d'une mission ethnographique du gouvernement français à la création d'une armée polonaise en Turquie. Il contracte alors le choléra à Constantinople et y meurt le 26 novembre 1855. Sa dépouille, transférée en France, est inhumée au cimetière de Montmorency. En 1898, son cercueil est transféré dans la crypte royale de la cathédrale du Wawel à Varsovie.

Les Aïeux (1822 et 1832)

« Avec sa vision du peuple dépossédé de son autonomie, en lutte permanente pour préserver son identité, sa définition du rôle de l'artiste, guide et porte-parole de la nation opprimée, le drame de Mickiewicz ouvre un débat esthétique et éthique dont les résonances n'ont jamais cessé dans l'histoire de la Pologne. N'oublions pas que le printemps de 1968 en Pologne, la contestation étudiante et les troubles politiques du fameux « mois de mars » furent déclenchés lors de la première des *Aïeux* dans le Théâtre national de Varsovie : la ferveur des applaudissements qui saluèrent les répliques visant l'oppression tsariste provoqua le départ de l'ambassadeur de l'URSS de la salle et la suspension de la pièce dès le lendemain. Les manifestations de rue et la grève des étudiants furent une riposte immédiate, avec le nom de Mickiewicz en étendard, au nom de la liberté et de la démocratie. »

(Sources: "Literatura polska. Przewodnik encyklopedyczny", Varsovie 1984 (ouvrage collectif), A. Witkowska, R. Przybylski, "Romantyzm", Varsovie 1997.)

(extrait)

S'il arrive que de loin, des nations libres jusqu'à vous,
Jusqu'au grand Nord, parviennent les chants funèbres
Gémissant au-dessus du pays des glaces,
Que ces chants vous annoncent la liberté, comme les grues annoncent le printemps.

Vous me reconnaîtrez à ma voix ; tant que j'étais dans les fers,
Rampant silencieusement comme un serpent, je trompais le tyran.
Mais à vous je vous ai laissé voir les recoins secrets de mon âme,
Et pour vous j'aurai toujours la simplicité d'un enfant.

Maintenant je déverse sur le monde cette coupe de poison,
Cette amertume de ma parole qui brûle et attaque comme l'acide,
Amertume qui est extirpée du sang et des larmes de ma patrie,
Pour qu'elle brûle et attaque non pas vous mais vos fers.

Adam Mickiewicz, *Les Aïeux*, traduction, préface et notes par Jacques Donguy et Michel Maslowski, éd. L'Âge d'homme, classiques slaves, 1992

Juliusz Slowacki

1809-1849

Auteur de poésies lyriques, d'œuvres dramaturgiques et de textes mystiques, Juliusz Slowacki est né en 1809 à Krzemieniec, aujourd'hui en Ukraine. Élevé dans un milieu d'intellectuels, c'est un enfant sensible, doué pour les langues et épris de lecture. Il rêve de devenir poète. Il est à Varsovie lorsqu'éclate l'insurrection de 1830. Sa santé fragile ne lui permet pas de porter les armes, mais il compose des poèmes patriotiques et est chargé d'une mission diplomatique par le gouvernement insurrectionnel. Peu après, il s'installe à Paris, rejoignant la nombreuse communauté des émigrés polonais. Ses premières parutions ne lui valent pas le succès, il s'installe à Genève puis fait un long voyage en Orient, d'où il tirera inspiration : *Voyage en Terre sainte*, *Le tombeau d'Agamemnon*, *Le père des pestiférés*, *Anhelli*. De retour à Paris, il continue d'écrire, mais ne devient célèbre qu'après 1841, date de parution des chants 1 à 5 de *Beniowski*, œuvre innovante aux tonalités multiples.

Dans son messianisme romantique, il exprime l'idée qu'à travers l'Histoire, l'humanité, et en particulier la nation polonaise, par la souffrance, le sacrifice et l'engagement, doit se perfectionner pour tendre à l'idéal divin.

Les cendres du poète, enterré au cimetière de Montmartre en avril 1849, seront transférées en Pologne en 1927 et déposées à Cracovie, dans la cathédrale de Wawel, à côté du tombeau d'Adam Mickiewicz.

Mon testament (extrait)

Avec vous j'ai vécu, j'ai pleuré, j'ai souffert,
Et mon cœur à tout cœur généreux s'est ouvert.
Aujourd'hui je vous quitte ; — ombre je pars dans l'ombre ;
Comme si je perdais le bonheur — je pars sombre

Je ne laisse ici-bas, hélas ! nul héritier
Ni pour mon luth muet, ni pour mon nom altier.
Ce nom — il a passé comme un éclair rapide
Et pour nos descendants ne sera qu'un son vide !

Mais vous du moins, amis, contez à vos enfants
Que j'ai pour la patrie usé mes jeunes ans ;
Que debout sur le mât tant qu'a duré la lutte,
Le navire m'a seul entraîné dans sa chute,

Et plus tard quand le monde ému se souviendra
De mon pays martyr, du poète on dira :
« Ce rêveur avait fait pour son âme loyale
De la gloire des siens une pourpre royale ! »

La nuit d'après ma mort, sans pitié ni terreur,
Dans l'aloès, amis, vous brûlerez mon cœur ;
Tu l'auras mort, ô toi qui lui donnas naissance !
Pour nos mères, voilà notre reconnaissance !

Ensuite attablez-vous, amis ; et dans le vin
Avec mon souvenir noyez votre chagrin :
Si je suis un esprit, vous me verrez paraître ;
Mais Dieu permettra-t-il que je vienne ? — Peut-être !

Quoi qu'il en soit, vivants, ne perdez pas l'espoir !
Portez haut le flambeau que le peuple doit voir :
Et quand il le faudra, mourez : âmes guerrières !
Dieu construit un rempart dont nous sommes les pierres. [...]

Oeuvres complètes de Juliusz Slowacki, traduction et préface de Wenceslas Gasztowtt, éd Librairie du Luxembourg, Paris, 1870

Zygmunt Krasinski

1812-1859

Le poète, prosateur, dramaturge et philosophe Zygmunt Krasinski est né à Paris en 1812, dans une famille d'aristocrates. Après des études en Pologne, il vit à l'étranger et notamment en France. La relation avec son père, aristocrate au conservatisme rigide, explique bien des choses. Celui-ci lui interdit de participer à l'Insurrection de 1830, ne cesse de vouloir régenter toute sa vie, désire que comme lui, il se mette au service du tsar. Zygmunt Krasinski cherche à échapper à cette emprise, vit hors de Pologne, publie anonymement, ce qui lui vaudra le surnom de « poète anonyme de la Pologne », et toute sa vie sera déchirée des contradictions entre l'amour filial et le patriotisme. Ses œuvres dramaturgiques - *La Comédie non divine* en 1835, qui fascinera par le mélange des tons, des registres et le débat d'idées et *Iridion en 1836* - ses poésies et ses Psaumes - reflètent ce conflit et expriment l'aspect tragique de son messianisme. À Paris, l'auteur mène une vie effacée, replié sur lui-même. À la fin de son existence, il devient aveugle et meurt à Paris en 1859.

La Comédie non divine (1835)

Dans ce drame métaphysique, dont le titre fait allusion à l'œuvre de Dante, la Providence affronte l'Histoire, punissant les péchés de l'égoïsme. La seule voie, qui est évangélique, est de se mettre au service de l'humanité. Dans la partie III, deux personnages se font face : l'aristocrate comte Henri représentant la tradition et les valeurs chrétiennes, et le démocrate et athée Pancrace partisan de la révolution. Tous les deux échouent : la condition tragique de l'homme ne peut donner raison qu'au Divin. Dans sa vision tout à la fois conservatrice et patriote, l'auteur condamne l'aristocratie comme il se déclare ennemi de la révolution, surtout si elle est armée.

Extrait de la partie III

PANCRACE, *entrant.*- Salut, comte. Ce mot « comte » résonne étrangement dans la gorge. (*Il s'assied, quitte son bonnet rouge et son manteau, et fixe du regard le pilier où pend le blason.*)

LE COMTE HENRI.- Je vous remercie d'avoir eu confiance en cette maison. Suivant l'antique usage, je bois à votre santé. (*Il prend une coupe, boit, et la tend à Pancrace.*)

PANCRACE.- Si je ne me trompe, ces emblèmes rouge et bleu s'appellent armoiries dans le langage des morts. Ces signes disparaissent peu à peu de la surface de la terre. (*Il boit*)

LE COMTE HENRI.- Avec l'aide de Dieu, vous en reverrez bientôt des milliers.

PANCRACE, *écartant la coupe de ses lèvres.*- Voilà bien la vieille noblesse, toujours sûre d'elle-même,

orgueilleuse, opiniâtre, florissant d'espérance, mais sans le sou, sans armes, sans soldat, querelleuse comme la mort de la fable, qui faisait une scène au fossoyeur à la porte du cimetière, croyant, ou feignant de croire en Dieu, parce qu'elle a peine à croire en elle-même ! Mais montrez-moi donc ces foudres divines qui doivent vous défendre, ces légions d'anges, descendues du ciel !

(*Il boit*)

LE COMTE HENRI.- Vous ne parlez pas sérieusement. L'athéisme est une formule vieillie. J'attendais de vous quelque chose de nouveau.

PANCRAE.- Vous ne parlez pas sérieusement. Ma foi est plus forte, plus profonde que la vôtre. Le cri que le désespoir et la douleur arrachent à des millions d'êtres, la famine des travailleurs, la misère des paysans, le déshonneur de leurs femmes et de leurs filles, l'abaissement de l'humanité, ployée sous le joug des préjugés, tâtonnant dans l'incertitude, livrée à des habitudes bestiales, voilà ma pensée, ma puissance. Elle rendra à l'homme sa dignité et lui assurera du pain pour toujours.

LE COMTE HENRI.- Ma force à moi vient de Dieu qui a donné le pouvoir à mes pères.

PANCRAE.- Et toute ta vie, tu n'as été que le jouet du diable... Mais je laisse ce débat aux théologiens, s'il existe encore, dans toute la contrée, quelqu'un de cette profession. Au fait, au fait.

LE COMTE HENRI.- Que me voulez-vous donc, sauveur des nations, citoyen dieu ?

PANCRAE.- Je suis venu ici pour mieux te connaître et ensuite pour te sauver.

LE COMTE HENRI.- Je te suis très reconnaissant pour le premier vœu et pour le second, compte sur mon sabre.

PANCRAE.- Ton sabre ! Du verre ! Ton Dieu ! Un fantôme ! Des milliers de voix t'ont condamné, des milliers de bras te tiennent déjà. Il vous reste quelques arpents de terre qui suffiront à peine à recouvrir vos morts. Vous ne pouvez pas tenir vingt jours. Où sont vos canons, vos équipements, vos vivres ? Et enfin, où est votre courage ?.. Si j'étais à ta place, je sais ce que je ferais.

LE COMTE HENRI.- J'écoute. Vois comme je suis patient.

PANCRAE.- Moi donc, le Comte Henri, je dirais à Pancrae : « Entendons-nous. Je congédie mon escadron, mon unique escadron, je renonce à défendre le fort de la Trinité. En échange, je garde mon titre et mes biens, dont tu me garantis l'intégrité sur parole. » Quel âge as-tu, Comte ?

LE COMTE HENRI.- Trente-six ans, citoyen.

PANCRAE.- Encore quinze ans de vie tout au plus. Les hommes comme toi meurent vite. Ton fils est plus près de la tombe que de la jeunesse. Une exception ne nuira pas à la masse. Reste donc le dernier noble de ce pays, règne jusqu'à ta mort dans la maison de tes aïeux, fais peindre leurs portraits et sculpter leurs blasons. Mais ne pense plus aux pouilleux de ta caste. Laisse passer la justice du peuple.

(*Il se verse une autre coupe.*) À la santé du dernier des comtes !

Zygmunt Krasinski, *La Comédie non divine*, traduit du polonais par Paul Cazin Préface de Jan Zieliński, Les éditions Noir sur Blanc, 2000

Frédéric Chopin

1810-1849

Frédéric Chopin est né à Żelazowa-Wola, le 1^{er} mars 1810, d'une mère polonaise et d'un père lorrain qui s'exile en Pologne peu avant la Révolution. Ses dons se révèlent très tôt : à sept ans, l'enfant prodige a déjà composé sa première œuvre, *La Polonaise en sol mineur*.

Dans sa jeunesse, il fréquente le milieu des jeunes intellectuels progressistes, pétris des théories du mouvement romantique et très engagés en faveur de l'indépendance nationale. Il refuse obstinément de jouer pour le tsar Nicolas I^{er} lorsque celui-ci se rend à Varsovie.

L'année 1830 est pour lui décisive : il donne ses premiers concerts au Théâtre national à Varsovie en mars et en octobre, puis il quitte la ville pour Vienne, en novembre. Suite à l'insurrection qui enflamme la capitale quelques jours après, Chopin choisit de ne pas rentrer et s'installe à Paris le 5 octobre 1831, au 27 boulevard Poissonnière. Il y fera la connaissance de Rossini, Pleyel, Liszt, Mendelssohn... Il commence à se produire dès l'année suivante.

En 1834, Chopin refuse les invitations de l'ambassade russe et fait savoir que, malgré son départ antérieur à l'insurrection, il est à Paris en qualité d'émigré politique. Dès lors, l'exil devient définitif : le génie romantique ne reverra jamais sa terre natale. L'année suivante, il dirige et participe à un grand concert en faveur des émigrés polonais, au Théâtre-Italien. Plus tard, il jouera au Palais des Tuileries devant le roi Louis-Philippe et sa famille ou encore devant la reine Victoria et le prince Albert, à Londres.

Le peintre Eugène Delacroix devient, avec le temps, le plus proche ami français de Chopin. George Sand sera sa compagne pendant plus de dix ans, de 1836 à 1847.

Le dernier concert public parisien de Chopin a lieu le 16 février 1848, salle Pleyel. Gravement malade, il s'éteint l'année suivante à Paris, le 17 octobre 1849. Le 30 octobre, ses funérailles sont organisées à l'église de la Madeleine, sur les notes du *Requiem* de Mozart. La dépouille du compositeur de génie est inhumée au cimetière du Père Lachaise. Néanmoins, le vœu de l'éternel patriote de voir son cœur rapporté en Pologne est exaucé : il est scellé dans un pilier de l'église de la Sainte-Croix à Varsovie.

Correspondance de Frédéric Chopin

F. Chopin à Norbert-Alphonse Kumelski' à Berlin
Paris, le 18 novembre 1831

[...] Tu serais vite pénétré de la vérité de cette maxime si tu étais ici : tous les Français sautillent et jacassent même quand ils n'ont plus un sou. Je suis arrivé ici sans trop de peine (mais à grands frais) et suis content de ce que j'ai trouvé dans cette ville : les premiers musiciens et le premier Opéra du monde. Je connais Rossini, Cherubini, Paër, etc, etc. Sans doute, resterais-je à Paris plus longtemps que je le pensais, non que j'y sois tellement bien mais parce qu'il est possible que, peu à peu, je parvienne à l'être. Cependant, tu es plus heureux. Tu te rapproches des tiens tandis que je ne reverrai peut-être pas ma famille. Le nombre de Polonais qui sont ici est inimaginable. Certains d'entre eux ne se fréquentent ni ne se recherchent. [...] Hier, j'ai dîné chez Madame Potocka, la jolie femme de Miciclas. Je me lance peu à peu dans le monde ; hélas, je n'ai qu'un ducat en poche ! – C'est toutefois mieux que toi ! Mais je ne t'ai encore rien dit de l'impression produite sur moi par cette grande ville après Stuttgart et Strasbourg. On trouve à la fois ici le plus grand luxe et la plus grande saleté, la plus grande vertu et le plus grand vice ; à tous les pas, des affiches relatives aux maladies vén...- du bruit, du vacarme et de la boue plus qu'il n'est possible de se l'imaginer. On disparaît dans ce paradis et c'est bien commode : personne ne s'y informe du genre de vie qu'on mène ; on peut sortir en plein hiver vêtu de guenilles et fréquenter la plus haute société. Un jour, pour trente-deux sous, tu fais le repas le plus copieux dans un restaurant éclairé au gaz et couvert de glaces, de dorures ; le lendemain, il peut t'arriver de déjeuner dans un autre où l'on te servira la portion d'un oiseau tout en te faisant payer trois fois plus cher. [...] Parfois dans mon cinquième étage (j'habite boulevard Poissonnière n°27), - tu ne pourrais croire combien est joli mon logement : j'ai une petite chambre au délicieux mobilier d'acajou avec un balcon donnant sur les boulevards d'où je découvre Paris de Montmartre au Panthéon et, tout au long, ce beau monde. [...]

¹ ami de F. Chopin

Frédéric Chopin, *Correspondance*, Tome I - L'ascension 1831-1840

Recueillie, révisée, annotée et traduite par Bronislas Édouard Sydow, en collaboration avec Suzanne et Denise Chanaye éd Richard-Masse, la Revue musicale, Paris, 1993

Cyprian Kamil Norwid

1821-1883

Cyprian Kamil Norwid est né près de Varsovie en 1821. Épris d'indépendance, élevé dans une époque marquée par l'échec de l'Insurrection de 1830, le poète, qui sera aussi dramaturge, peintre, sculpteur et graveur, supporte mal les répressions et la servitude devant les autorités russes. Il rêve de rejoindre les insurgés dans leur exil et parvient à quitter la Pologne en 1842. Ce sera un départ sans retour. S'ouvrent alors treize années consacrées aux voyages et à l'art - notamment la peinture et la sculpture - en Europe et aux États-Unis. Il fait la connaissance d'auteurs romantiques comme Adam Mickiewicz et Zygmunt Krasinski, mais se cherche une voie solitaire dans la création poétique, n'aimant pas l'excès de pathétique. Peu reconnu par son époque, l'artiste poursuit inlassablement son œuvre. En 1849, il s'installe à Paris où il deviendra le familier de Juliusz Slowacki et de Frédéric Chopin, alors à la fin de leur vie. C'est la misère et la non reconnaissance de son art qui poussent Cyprian Kamil Norwid à quitter la France en 1852 pour Londres puis New York. Mais là encore la misère le poursuit et il est de retour en 1854 pour de nouveau écrire : des poésies lyriques, comme *Vade-mecum*, des œuvres dramatiques, philosophiques, toujours sans succès. Lorsque la France est envahie par les Prussiens en 1870, l'artiste s'engage dans la Garde civile à Paris. En 1877, il se réfugie à l'Hospice Saint-Casimir d'Ivry où il vivra les six dernières années de sa vie et créera ses dernières œuvres, dont *Le Stigmate*. En 1883, le poète meurt dans la solitude. Il est inhumé au cimetière d'Ivry, avant de rejoindre en 1888 le carré polonais de Champeaux situé à Montmorency. En 2001, ses restes sont transférés à la Crypte des Grands poètes, à côté d'Adam Mickiewicz et de Juliusz Slowacki, dans la cathédrale de Wawel à Cracovie.

Le piano de Chopin (1865)

Dans *Le Piano de Chopin*, poème en dix strophes du recueil *Vade-mecum*, Norwid évoque un événement historique : le 19 septembre 1863, après une tentative d'assassinat contre le général von Berg, représentant de la Russie à Varsovie, les Cosaques du tsar mettent à sac le palais Zamoyski d'où avait été lancée la bombe, puis ils jettent par la fenêtre un meuble : le piano de Chopin...

extrait

VIII

Voilà... regarde, Frédéric !... c'est Varsovie,
Sous l'astre rayonnant,
Étrangement brillante.
Regarde ! les orgues de la cathédrale, vois ! ton berceau,
Et là, les maisons patriciennes, aussi vieilles
Que la République,
Les pavés des places, sourds et gris,
Et le glaive de Sigismond, dans les nues.

IX

Regarde !... De ruelle en ruelle
Des chevaux du Caucase se ruent,
Comme, avant l'orage, les hirondelles,
Filant par devant les régiments
Par cent, — par cent —
L'édifice prend feu, puis s'éteint,
S'embrase à nouveau, et voici que, contre le mur,
Je vois des fronts de veuves en deuil,
Poussés par des crosses...
Et de nouveau je vois, bien qu'aveuglé de fumée,
Que, par les piliers du balcon
On hisse... un objet pareil à un cercueil,
Qui tombe... qui tombe — Ton piano !

X

Lui, qui chanta la Pologne au zénith
De la Toute-Perfection des Temps,
Ravie dans un hymne d'extase,
La Pologne des Charrons Transfigurés,
Le même, là, qui tombe sur les pavés de granit !
Et, telle une noble pensée d'homme
Le voilà maltraité par la rage des hommes,
Ou, comme tout ce qui
Depuis l'éternité, réveille !
Et tel le corps d'Orphée,
Mille Passions le déchirent en pièces ;
Et chacune hurle : « Ce n'est pas moi !...
Pas moi ! », en grinçant des dents — —

*

Mais toi ? et moi ? — Entonnons le chant du jugement,
En criant : « Réjouis-toi, tardif héritier !
Les pierres sourdes gémirent :
L'idéal a atteint le pavé. »

Cyprian Kamil Norwid, *Le Piano de Chopin*, traduction de Christophe Jezewski et François Xavier Jaujard, *La Revue musicale*
n°364/1983

Annexe :

Victor Hugo et la Pologne

Le 19 mars 1846, Victor Hugo, devenu Pair de France en 1845, montait à la tribune pour y faire son premier discours politique : on débattait ce jour-là de l'aide à apporter ou non à la Pologne, et devant le devoir de neutralité brandi par François Guizot ministre des Affaires étrangères, l'écrivain fit un vibrant appel en faveur du pays qu'il ne fallait pas abandonner. On peut lire dans son œuvre d'autres témoignages de sa solidarité.

Un poème de 1835 exprime la servitude de la Pologne alors sous domination russe :

Les Chants du crépuscule

Seule au pied de la tour d'où sort la voix du maître
Dont l'ombre à tout moment au seuil vient apparaître,
Prête à voir en bourreau se changer ton époux,
Pâle et sur le pavé tombée à deux genoux,
Triste Pologne ! hélas ! te voilà donc liée,
Et vaincue, et déjà pour la tombe pliée !
Hélas ! tes blanches mains, à défaut de tes fils,
Pressent sur ta poitrine un sanglant crucifix.
Les baskirs ont marché sur ta robe royale
Où sont encore empreints les clous de leur sandale :
Par instants une voix gronde, on entend le bruit
D'un pas lourd, et l'on voit un sabre qui reluit,
Et toi, serrée au mur qui sous tes pleurs ruisselle,
Levant tes bras meurtris et ton front qui chancelle
Et tes yeux que déjà la mort semble ternir,
Tu dis : France, ma sœur ! ne vois-tu rien venir ?

12 septembre 1835

Victor Hugo, IX, *Œuvres poétiques*, Gallimard, NRF (coll. « Bibliothèque de la Pléiade »), 1964

En 1863, après une nouvelle insurrection polonaise, Victor Hugo publie dans la presse cet « Appel à l'armée russe » :

À l'armée russe

Soldats russes, redevenez des hommes.
Cette gloire vous est offerte en ce moment, saisissez-la.
Pendant qu'il en est temps encore, écoutez :

Si vous continuez cette guerre sauvage; si, vous, officiers, qui êtes de nobles cœurs, mais qu'un caprice peut dégrader et jeter en Sibérie; si, vous, soldats, serfs hier, esclaves aujourd'hui, violemment arrachés à vos mères, à vos fiancées, à vos familles, sujets du knout, maltraités, mal nourris, condamnés pour de longues années et pour un temps indéfini au service militaire, plus dur en Russie que le baigne ailleurs; si, vous qui êtes des victimes, vous prenez parti contre les victimes; si, à l'heure sainte où la Pologne vénérable se dresse, à l'heure suprême où le choix vous est donné entre Pétersbourg où est le tyran et Varsovie où est la liberté; si, dans ce conflit décisif, vous méconnaissiez votre devoir, votre devoir unique, la fraternité; si vous faites cause commune contre les Polonais avec le czar, leur bourreau et le vôtre; si, opprimés, vous n'avez tiré de l'oppression d'autre leçon que de soutenir l'oppresseur; si de votre malheur vous faites votre honte; si, vous qui avez l'épée à la main, vous mettez au service du despotisme, monstre lourd et faible qui vous écrase tous, Russes aussi bien que Polonais, votre force aveugle et dupe; si, au lieu de vous retourner et de faire face au boucher des nations, vous accablez lâchement, sous la supériorité des armes et du nombre, ces héroïques populations désespérées, réclamant le premier des droits, le droit à la patrie; si, en plein dix-neuvième siècle, vous consommez l'assassinat de la Pologne, si vous faites cela, sachez-le, hommes de l'armée russe, vous tomberez, ce qui semble impossible, au-dessous même des bandes américaines du sud, et vous soulèverez l'exécration du monde civilisé! Les crimes de la force sont et restent des crimes; l'horreur publique est une pénalité.

Soldats russes, inspirez-vous des Polonais, ne les combattez pas.
Ce que vous avez devant vous en Pologne, ce n'est pas l'ennemi, c'est l'exemple.

Victor Hugo
Hauteville-House, 11 février 1863.

Victor Hugo, *Actes et paroles, Pendant l'exil*, 1876

2- La « vieille émigration » de l'entre-deux-guerres

- **Ouvrier polonais**, *Témoignage*
- **Georges Le Fèvre**, *Homme-Travail* (enquête journalistique)
- **Antoine de Saint-Exupéry**, *Terre des hommes* (roman)
- **Étienne Raczimow**, *Entretien avec Françoise Morier*

Témoignage d'un ouvrier polonais

Ce paysan polonais, né en 1900 à Wysoka sur Wislok, part de Myslowice, un contrat de travail en poche. Il arrive en France en 1923. Son témoignage figure dans *Polonais méconnus. Histoire des travailleurs immigrés en France dans l'entre-deux guerres*, paru en 1995, ouvrage de Janine Ponty, professeur honoraire d'histoire contemporaine à l'université de Besançon, membre du Conseil d'orientation de la CNHI, commissaire scientifique de l'exposition *Polonia. Des Polonais en France de 1830 à nos jours*.

À la gare d'Aix-les-Bains, le patron m'attendait. J'espérais me reposer au moins deux jours mais, d'un signe de tête, il me demanda si j'avais faim. Je lui ai répondu « Oui ! » et, après avoir mangé, j'ai dû me rendre aussitôt au travail. Il y avait déjà des Polonais dans cette exploitation. L'ouvrage était bien dur : dès six heures du matin à huit heures auprès des cochons et des chèvres, et après le déjeuner dans les champs jusqu'à dix heures du soir. Une chaleur insupportable, pas de jours fériés, un travail ininterrompu. Une fois, le patron vient avec toute sa famille ; il arrache de mes mains la fourche à foin et me montre comment jeter les gerbes sur le chariot ; il me dit quelque chose que je ne comprends pas. Une autre fois, il me fait remarquer que j'ai peu de rendement ; moi, je lui montre mes mains blessées pour lui expliquer qu'elles me font mal ; il me répond que cela ne le regarde pas et qu'elles guériront toutes seules. Je me suis senti très offensé, mais il n'y avait rien à faire.

C'est alors que j'ai commencé à réfléchir à la manière de quitter cet enfer. Après deux mois, j'ai reçu 190F ; le reste de mon gain, le patron l'a gardé en caution. Voyant que je ne me laissais pas facilement déconcerter, il m'a envoyé dans une autre ferme à lui, à cinq kilomètres de distance. Là, je devais traire les vaches et donner à manger aux cochons. J'étais le seul Polonais au milieu de quelques Hongrois dont un connaissait bien la langue tchèque, ce qui permettait la conversation. Ce sont ces Hongrois qui ont facilité mon départ en me donnant de la nourriture pour la route. Et c'est ainsi que, le 13 janvier 1924, je me suis enfui à Paris. De Paris, trois jours plus tard, je suis allé à Chartres en Eure-et-Loir et j'ai trouvé du travail dans une ferme pour 200F par mois. C'était une bonne place, la besogne n'était pas pénible, personne sur le dos, la bonne vie, sinon qu'il fallait dormir à l'écurie avec les chevaux. Mais comme il n'y avait pas de Polonais, je m'ennuyais beaucoup tout seul. Je suis resté là dix mois car les Français étaient corrects.

Le jour de la Toussaint, parti en ville, j'ai rencontré des Polonais qui m'ont conduit dans une distillerie où ils travaillaient eux-mêmes. J'y ai passé quatre mois, pour 600F par mois. Ensuite, j'ai repris un emploi à la campagne pour 300F par mois. Les Français étaient courtois. Le patron, catholique fervent nous obligeait à aller à l'église. Nous étions neuf Polonais. Souvent, il faisait venir chez nous un prêtre polonais, mais ce prêtre nous dénonçait auprès de lui quand nous volions des poules et des œufs – ce que nous faisons pour payer nos frais de blanchissage - . Le travail était dur. On n'avait jamais de jour libre. Au mois d'août, j'ai dit au patron que je le quittais pour rentrer en Pologne.

Et le 1^{er} octobre 1926, je suis parti pour la région parisienne où j'ai trouvé un emploi dans une usine à Aubervilliers. Cependant, je n'y suis pas resté longtemps. On m'a congédié à cause de ma carte de travailleur agricole. Il me fallut de longues démarches pour échanger cette carte contre celle de travailleur industriel...

Janine Ponty, *Polonais méconnus. Histoire des travailleurs immigrés en France dans l'entre-deux-guerres*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1995, rééd. 2005

Georges Le Fèvre

1892-1968

Le journaliste Georges Le Fèvre s'est toujours immergé dans la réalité qu'il voulait observer : il s'est rendu en Indochine pour comprendre le commerce du caoutchouc (1927), en Pologne pour décrire le dispositif d'émigration vers la France (1928), en Chine pour suivre la Croisière jaune organisée par André Citroën sur la route de la Soie (1931-1932). Ses reportages paraissent dans les journaux de l'époque. *Homme-Travail* reflète ses convictions : il est de ceux qui, dans les années trente, sans remettre en cause la politique des contrats franco-polonais, protestent contre les moyens employés et le traitement réservé aux migrants.

Homme-Travail

En 1928, à Myslowice, ville de Haute Silésie au sud de la Pologne, le journaliste Georges Le Fèvre se fait expliquer par Bourdin, responsable du recrutement des Polonais à la S.G.I (Société Générale d'Immigration) l'organisation du départ des Polonais vers la France.

- Venez !

Il m'entraîne hors de son bureau .

- Vous supposez peut-être que ces deux cent mille Polonais sont venus me trouver ici pour prendre leur billet de chemin de fer et que mon rôle consiste à leur souhaiter bon voyage ? D'abord, où croyez-vous être ici ?

Il me désigne d'un geste l'ensemble de son domaine. La maison est importante. Trois hauts étages. Des bâtiments annexes la prolongent. Un vaste terre-plein cimenté et divisé en compartiments par des clôtures métalliques distribue les accès aux services du rez-de-chaussée. Cela ressemble à la fois à un asile, à un hôpital et à une salle d'attente. Le tout est propre et lessivé !

- Vous êtes dans l'ancien hôtel de l'Arbeiter-central et des émigrants de la Hambourg-Amerika. On recevait ici tous les Russes qui, avant la guerre, venaient travailler en Allemagne et l'on expédiait par Hambourg tous les candidats à destination de l'Amérique. La rue s'appelle *Rue des Insurgés* en souvenir des Polonais qui firent ici bravement le coup de feu en 1918 pour échapper au joug allemand. Les murs sont encore criblés de balles. La Société Générale d'Immigration a aujourd'hui repris le bail. *Sic transit...*

Impression curieuse. Le promeneur ici ne circule pas à son gré. Il est conduit. Aucun écriteau apparent, aucune interdiction, aucun verrouillage. La première salle que nous visitons est vaste et claire, mais un grillage, en rideau, la sépare en son milieu. Il est facile de la parcourir dans toute sa longueur, mais impossible de la traverser en large. Je me retourne. Elle a deux entrées.

- Côté hommes, côté femmes, me dit laconiquement Bourdin, qui me désigne encore une troisième case de l'échiquier :

- Et là, côté familles.

Une autre salle : un vestiaire géant canalisé par des rampes d'accès qui aboutissent à la salle du docteur. Pas besoin de suivre le guide, l'orientation est automatique. Ce labyrinthe n'a point de carrefours. On est entraîné malgré soi à continuer, à pousser plus avant. Franchissant la porte qui me fait face, je me retrouve dans le vestiaire. J'ai bouclé la boucle.

- Un homme qui s'est déshabillé pour passer la visite médicale doit retrouver ses vêtements à la sortie, me dit encore Bourdin. Continuons, s'il vous plaît...

C'est une visite qui tourne à l'excursion. Couloir extérieur, ensoleillé, puis descente en pente douce vers le centre d'hébergement, perdu en contrebas, dans les arbres.

- C'est immense !

- Cinq hectares.

Nous suivons à présent un chemin sous bois, bordé de haies vives. Derrière la haie, une palissade. Ce sentier rustique est un couloir. Il conduit aux services des baraquements. Ici, contrôle de la police, photographie d'identité, épouillage, désinfection, réfectoire, dortoir, salle des passeports et des contrats. Puis la liberté, enfin, en plein air.

Myslowice exporte des hommes.

Après un long voyage en train, c'est l'arrivée en gare de Toul, grand centre de « tri » des migrants.

Toutes les portières s'ouvrent d'une même poussée. Le flot humain contenu pendant deux jours dans ce long train clos et isolé de la Tchécoslovaquie, de l'Allemagne, de la Sarre, comme le sérum est préservé par l'ampoule des contacts extérieurs, s'échappe des wagons béants devenus exutoires.

Cette arrivée de six cents Polonais sur la terre étrangère s'accomplit dans l'allégresse et l'ignorance, sans autre contact réel que celui des souliers à clous sur le dallage du quai. Le ciel de Toul est aujourd'hui, par bonheur, bleu de France, et le soleil gai. Tout se déchiffre facilement : l'injonction du passage souterrain, la broderie d'argent qui fait reconnaître, à sa casquette, le sous-chef de gare, l'email bleu des inscriptions, l'email blanc de la sortie, et même cette curiosité inoffensive des badauds accueillant ici comme ailleurs la lassitude de l'émigrant qui débarque.

Le centre de Toul, qui contrôle et répartit la main-d'œuvre étrangère, est sous la surveillance directe du Ministère du Travail. Il est installé dans les bâtiments d'une caserne désaffectée, à trois kilomètres de la ville.

[...]

Le triage s'opère ici par le jeu des couleurs. Plus de manœuvres d'usine, d'hommes à toute main, d'agricoles, de lamineurs, ou de sulfateurs de vignes : des fiches bleues, grises, rouges, orangées, jaunes, vertes. On ne pose plus de questions, on regarde la nuance des papiers. Il s'agit de satisfaire des directeurs de mines, des chefs d'entreprises, des fermiers toulousains, des grands propriétaires beaucerons. Ces demandes sont groupées en programmes et elles sont également bleues, grises, rouges, orangées, jaunes, vertes. L'offre se superpose ainsi à la demande par juxtaposition des couleurs du prisme. Dans le même instant, vingt autres opérations s'accomplissent. On a déjà prévenu la clientèle que sa main-d'œuvre était arrivée en gare. On lui a demandé s'il fallait l'expédier à domicile. La téléphoniste est à bout de nerfs. Sourdes* vient de lui dicter son cent douzième télégramme depuis le début de la matinée : Amalles, Bourges, Cher. Prière envoyer convoyeur Toul demain matin prendre dix célibataires et cinq familles complètes polonaises. Câblez accord.

* responsable du convoi dans sa partie française.

Georges Le Fèvre, *Homme-Travail*, La Baudinière, 1928

Antoine de Saint-Exupéry

1900-1944

Dans *Terre des hommes*, Antoine de Saint-Exupéry, né en 1900, revient sur l'époque où il travaillait pour l'Aéropostale en direction de l'Espagne et de l'Amérique latine. L'aviateur pionnier, également reporter et romancier, a sillonné le monde de mission en mission, posant un regard curieux et humaniste sur les hommes. Pendant la Seconde Guerre mondiale, pilote de guerre en reconnaissance pour préparer le débarquement allié en Provence, son avion est abattu le 31 juillet 1944 et ne sera retrouvé au large de Marseille qu'en 2004.

Terre des hommes

Consécutivement à la crise de 29, de nombreux Polonais sont rapatriés de force dans leur pays, depuis les régions minières ou industrielles françaises où les conventions d'immigration les avaient menés quelques années plus tôt. Antoine de Saint-Exupéry décrit le tableau qui s'est présenté à ses yeux, un jour de voyage en train entre la France et la Pologne, probablement en 34 ou 35.

Mais les voitures de troisième abritaient des centaines d'ouvriers polonais congédiés de France et qui regagnaient leur Pologne. Et je remontais les couloirs en enjambant les corps. Je m'arrêtai pour regarder. Debout sous les veilleuses, j'apercevais dans ce wagon sans divisions, et qui ressemblait à une chambrée, qui sentait la caserne ou le commissariat, toute une population confuse et barattée par les mouvements du rapide. Tout un peuple enfoncé dans les mauvais songes et qui regagnait sa misère. De grosses têtes rasées roulaient sur

le bois des banquettes. Hommes, femmes, enfants, tous se retournaient de droite à gauche, comme attaqués par tous ces bruits, toutes ces secousses qui les menaçaient dans leur oubli. Ils n'avaient point trouvé l'hospitalité d'un bon sommeil.[...]

Ils n'avaient rassemblé que les ustensiles de cuisine, les couvertures et les rideaux, dans des paquets mal ficelés et crevés de hernies. Mais tout ce qu'ils avaient caressé ou charmé, réussi à apprivoiser en quatre ou cinq années de séjour en France, le chat, le chien et le géranium, ils avaient dû les sacrifier et ils n'emportaient avec eux que ces batteries de cuisine.

Un enfant tétait une mère si lasse qu'elle paraissait endormie. La vie se transmettait dans l'absurde et le désordre de ce voyage. Je regardai le père. Un crâne pesant et nu comme une pierre. Un corps plié dans l'inconfortable sommeil, emprisonné dans les vêtements de travail, fait de bosses et de creux. L'homme était pareil à un tas de glaise. Ainsi, la nuit, des épaves qui n'ont plus de forme, pèsent sur les bancs des halles. [...] Pourquoi cette belle argile humaine est-elle abîmée ?

Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, Gallimard, 1939

Étienne Raczimow

(1925-2007)

« Les parents d'Étienne Raczimow venus de Pologne s'installent à Belleville dans les années vingt où il naît. Étienne, comme enfant de Belleville, va à l'école Ramponeau. Ce sont les mêmes copains d'école qui s'engagent avec lui dans la Résistance*. Sa mère est déportée. Pour lui comme pour Anna sa femme, il y a le Belleville d'avant la guerre et celui d'après la guerre. » (Présentation des éditions Créaphis)

*F.T.P.-M.O.I.

Entretien avec Étienne Raczimow, réalisé en 1993 par Françoise Morier

Extrait

Votre père, que faisait-il ?

Mon père faisait de la confection. Il était giletier. Vous savez à l'époque on faisait la troisième pièce du costume. C'étaient des gilets.

Par exemple, quand on parle de pauvreté et de richesse, mettons en 32, 33, je me rappelle bien comment ça se passait quand mon père revenait avec la toilette (la toilette c'était un grand drap noir où on mettait les fournitures et le tissu pour faire les gilets), un gros paquet qu'il pouvait à peine porter du métro Belleville jusqu'à la maison de la rue des Couronnes (il y avait cinq cents mètres peut-être). Toute la maison était heureuse, tout le monde était content parce qu'on savait que quand le travail serait fini on pourrait aller au marché, on pourrait acheter une paire de chaussures, on pourrait acheter une paire de chaussettes. Il y avait pour une semaine pour vivre sans se casser la tête, pour huit jours, à bien vivre avec huit jours de travail. Quand le paquet passait il y avait des gens qui nous enviaient.

Mon père a travaillé de 23 à 25 chez un patron, chez Biderman – c'est le frère de Régine qui avait fait l'affaire Biderman - mais à l'époque, Biderman c'était un gars qui était rue de Turenne et qui avait une entreprise de confection.

Les gens ne travaillaient qu'à domicile. Les trois quarts des couples travaillaient ensemble parce que le mari avait besoin d'une finisseuse pour coudre les boutons, pour faire les « surpassages ». Il arrivait que, quand mon père était à la machine, c'était ma mère qui allait livrer. Elle faisait un double travail car il fallait s'occuper des enfants, de son mari parce que le mari mettait les pieds sous la table comme à l'italienne, à l'arabe, à la juive, c'était pareil partout. Elle n'avait pas d'heure. Si je m'endormais à neuf heures du soir ou à dix heures et si j'allumais la lumière, il y avait la lumière dans la petite chambre où on continuait à coudre. En Pologne, mon père était déjà giletier et ma mère ne faisait rien. Ce n'est pas joli de dire qu'elle ne faisait rien. Elle s'occupait de sa famille.

[...]

À l'époque, il y avait des grands films. Il y avait trois cinémas principaux pour les Juifs. *Le Floréal* qui se trouvait presque en face de la rue Denoyez et où il n'y a plus rien. *Le Cocorico*, boulevard de Belleville et principalement le cinéma *Bellevue* qui est en train d'être démolie, au 120.

Vous dites que ces cinémas étaient surtout pour la population juive ?

Oui, car dans ce cinéma *Bellevue*, vous aviez dix fois par an des films en yiddish venant de Pologne ou des États-Unis et des films d'Union Soviétique. Nos parents se retrouvaient dans les films soviétiques. On ne parlait pas de politique. Ils se retrouvaient par les chants, par le langage, par la manière, par ce qu'ils mangeaient. Toute une culture. Nos parents se sentaient chez eux. Et puis en face du *Floréal* qui existe toujours, maintenant il y a un supermarché à l'endroit où il y avait un théâtre où passaient Fréhel, Édith Piaf.

Et une fois par mois ou tous les deux, trois mois passaient des pièces de théâtre en yiddish. Le samedi soir, c'était plein et les gens avaient mis leurs plus beaux atours. S'ils avaient un petit bijou ils le mettaient, ils jouaient aux riches. (*rires*). Ils jouaient à faire montrer, comme dans la chanson de Jacques Brel, *Les Flamandes* « à vingt ans, à trente ans, à cinquante ans », exactement ça : « faire montrer » qu'ils ont eu des enfants, « faire montrer » que la vie est belle. C'était ni plus ni moins des gens qui venaient de la campagne même s'ils étaient de la ville. Ils aimaient bien les émigrés qui jouaient et puis le sujet de la pièce : la mère qu'ils ont laissée ; eux, les enfants, qui sont partis, qui ont grandi ; la lettre qui n'arrivait pas : ils avaient oublié d'écrire à la mère, et la mère était en train de mourir. Tout le monde pleurait. (*rires*)

Quand ils quittaient la Pologne, eux, ils quittaient leurs parents et ils ne les revoyaient jamais plus. Ils n'écrivaient pas non plus. C'était terminé.

Entretien avec Étienne Raczimow in *Belleville, Belleville, visages d'une planète*, sous la direction de Françoise Morier, Créaphis, 1994, rééd. 1998, 2003.

3- Les Juifs de Pologne

- **Yitskhok Katzenelson**, *Le Chant du peuple juif assassiné* (poésie)
- **Georges Perec**, *W ou le souvenir d'enfance* (roman)
- **Henri Raczymow**, *Dix jours « polonais »* (roman)
- **Hélène Oppenheim-Gluckman et Daniel Oppenheim**, *Héritiers de l'exil et de la Shoah. Entretiens avec des petits-enfants de Juifs venus de Pologne en France*

Yitskhok Katzenelson

1886-1944

Le poète, prosateur, dramaturge et militant sioniste Yitskhok Katzenelson est né en 1886 en Biélorussie, dans une famille de lettrés qui s'installe à Lodz en 1896. Ses oeuvres, en hébreu et en yiddish, sont publiées dès 1904. Il voyage en Europe, en Amérique et en Palestine. En 1939, lors de l'invasion de la Pologne par l'Allemagne, il se réfugie à Cracovie avec sa famille, puis à Varsovie début 1940. Tous sont enfermés dans le ghetto où Yitskhok Katzenelson passera trois ans. C'est de là que sa femme et ses deux jeunes fils seront déportés à Treblinka, où ils seront immédiatement gazés. Katzenelson participe à la première tentative de soulèvement du ghetto en janvier 1943. Quelque temps plus tard, après une sortie clandestine du ghetto muni de papiers sud-américains, il est arrêté puis emmené au camp de Vittel pour « personnalités », principalement des ressortissants de pays alliés ou neutres détenus comme possibles monnaies d'échange, véritable piège pour les Juifs de Pologne. C'est dans ce camp qu'Yitskhok Katzenelson rédige en yiddish son *Chant du peuple juif assassiné*. Fin avril 1944, lui et son fils aîné sont enfermés au camp de Drancy puis déportés à Auschwitz où ils sont gazés dès leur arrivée, le 1^{er} mai 1944.

Le Chant du peuple juif assassiné

« Myriam Novitch* raconte [...] la manière dont furent enterrées les trois bouteilles scellées du *Chant du peuple juif assassiné* « près de la sortie à droite, au sixième poteau, celui qui porte une fente en son milieu, au pied d'un arbre » ».

* détenue en même temps que Katzenelson dans le camp de Vittel

Extrait de la postface de Rachel Ertel intitulée *Reste en écho la voix*, parue aux éditions Zulma en 2007, et qu'il faut lire dans son intégralité.

Extrait du chant I intitulé « Chante ! »

Venez tous, de Treblinka, d'Auschwitz, de Sobibor,
De Belzec, de Ponar, venez d'ailleurs encore, et encore et encore !
Les yeux exorbités, le cri figé, un hurlement sans voix – sortez
Des marais, des boues profondes où vous gisez enlisés, des mousses putréfiées...

Venez, desséchés, broyés, moulinsés, venez, prenez place,
Faites cercle autour de moi, ronde immense, longue sarabande,
Grands-pères, grands-mères, pères, mères portant vos enfants au giron,
Venez, ossements juifs, réduits en poudre et en pains de savon !

Apparaissez, surgissez à mes yeux, venez tous, venez,
Je veux vous voir tous, je veux vous contempler, je veux sur vous,
Sur mon peuple, mon peuple assassiné, jeter mon regard muet, atterré –
Et je vais chanter... Oui... À moi la harpe – je joue !

3-5 octobre 1943

Yitskhok Katzenelson, *Le Chant du peuple juif assassiné*, traduit du yiddish par Batia Baum, édition bilingue yiddish-français
Maison de la culture yiddish - Bibliothèque Medem, 2005.

Georges Perec

1936-1982

Icek Peretz et Cyrla Szulewicz, juifs d'origine polonaise vivant à Paris et parents de Georges, né en 1936 dans cette même ville, furent tous deux victimes de la Seconde Guerre mondiale : le père, engagé volontaire contre l'Allemagne, meurt au front en 1940 ; la mère est assassinée à Auschwitz en 1943. C'est à elle que l'écrivain doit la vie sauve : en 1941, elle l'expédie, grâce à la Croix Rouge, à Villard-de-Lans où il sera baptisé et son nom francisé. De retour à Paris en 1945, il est adopté par sa tante et son oncle. Georges Perec affrontera plusieurs fois le destin familial douloureux sur le divan des analystes. Son premier roman *Les choses. Une histoire des années soixante* remporte le prix Renaudot en 1965. Sa participation, en compagnie de Raymond Queneau et Italo Calvino, à l'Oulipo, mouvement de création littéraire autour de contraintes formelles, marquera son œuvre, par exemple dans *La Disparition* (1967) avec la pratique du lipogramme. L'originalité de l'autobiographie *W ou le souvenir d'enfance* marque les lecteurs en 1975, mais c'est la parution de *La Vie mode d'emploi* en 1978 qui consacrera l'auteur. Celui-ci meurt en 1982 à Ivry-sur-Seine.

W ou le souvenir d'enfance

Cette œuvre alterne des fragments selon deux registres narratifs, l'un fictionnel et l'autre autobiographique. La fiction décrit une colonie, située sur l'île de W, au large de la Terre de Feu où l'on inculque à des sportifs l'esprit de compétition olympique dans une discipline de fer et selon des méthodes effroyables. Dans le récit autobiographique, l'auteur raconte l'histoire de sa famille et rassemble des souvenirs d'enfance. Les deux registres, à première vue scindés, entrent en écho et se rejoignent avec le spectre des camps de concentration.

Extrait du récit autobiographique

Cyrla Schulevitz, ma mère, dont j'appris, les rares fois où j'entendis parler d'elle, qu'on l'appelait plus communément Cécile, naquit le 20 août 1913 à Varsovie. Son père, Aaron, était artisan ; sa mère, Laja, née Klajnerer, tenait le ménage. Cyrla était la troisième fille et le septième enfant.

[...] Je dirai donc que je suppose que l'enfance de ma mère fut sordide et sans histoire. Née en 1913, elle ne put faire autrement que de grandir dans la guerre. Puis elle était juive et pauvre. Sans doute l'affubla-t-on des hardes que six enfants avant elle avaient portées, sans doute la délaissa-t-on vite au profit du souci de mettre le couvert, d'éplucher les légumes, de faire la vaisselle. Il me semble voir, lorsque je pense à elle, une rue tortueuse du ghetto, avec une lumière blafarde, de la neige peut-être, des échoppes misérables et mal éclairées, devant lesquelles stagnent d'interminables queues. Et ma mère là-dedans, petite chose de rien du tout, haute comme trois pommes, enveloppée quatre fois dans un châle tricoté, traînant derrière elle un cabas tout noir qui fait deux fois son poids²⁰.

Encore lui fais-je grâce des mauvais traitements, bien que je sois enclin à penser que, dans le milieu et dans les circonstances que je viens si brièvement d'évoquer, ils aient pu être monnaie courante. Je vois au

contraire une grande douceur et une grande patience, beaucoup d'amour. Aaron, mon grand-père, que je ne connus jamais, prend souvent l'aspect d'un sage. Au soir, ses outils soigneusement rangés²¹, il chausse des lunettes à monture d'acier et il lit la Bible en psalmodiant. Les enfants sont vertueux et disposés en rang d'oignon autour de la table et Laja prend l'assiette qu'ils lui tendent tour à tour et y verse une louche de soupe²².

Je ne vois pas ma mère vieillir. Les années passent pourtant ; je ne sais ni ce qu'elle découvre ni ce qu'elle pense. Il me semble que très longtemps les choses continuent à être pour elle ce qu'elles ont toujours été : la pauvreté, la peur, l'ignorance. Apprit-elle à lire ? Je n'en sais rien²³. Il m'arrive d'avoir envie de le savoir, mais trop de choses maintenant m'éloignent à jamais de ces souvenirs. L'image que j'ai d'elle, arbitraire et schématique, me convient ; elle lui ressemble, elle la définit, pour moi, presque parfaitement.

Il n'y eut dans la vie de ma mère qu'un seul événement : un jour elle sut qu'elle allait partir pour Paris. Je crois qu'elle rêva. Elle alla chercher, quelque part, un atlas, une carte, une image, elle vit la tour Eiffel ou l'Arc de triomphe. Elle pensa peut-être à des tas de choses : sans doute pas aux toilettes ou aux bals, mais peut-être au climat doux, à la tranquillité, au bonheur. On dut lui dire qu'il n'y aurait plus de massacres et plus de ghettos, et de l'argent pour tout le monde.

Le départ se fit. Je ne sais ni quand, ni comment, ni pourquoi. Était-ce un pogrom qui les chassait, quelqu'un qui les faisait venir²⁴ ? Je sais qu'ils arrivèrent à Paris, ses parents, elle, Soura la jeune sœur, les autres peut-être aussi. Ils s'installèrent dans le vingtième arrondissement, dans une rue dont j'ai oublié le nom.

Laja, la mère, mourut. Ma mère apprit, je crois, le métier de coiffeuse. Puis elle rencontra mon père. Ils se marièrent. Elle avait vingt et un ans et dix jours. C'était le 30 août 1934 à la Mairie du vingtième. Ils s'installèrent rue Vilin ; ils prirent en gérance un petit salon de coiffure.

Je naquis au mois de mars 1936. Ce furent peut-être trois années d'un bonheur relatif que vinrent noircir sans doute les maladies de ma prime enfance (coqueluche, rougeole, varicelle)²⁵, plusieurs sortes de difficultés matérielles, un avenir qui s'annonçait mal.

La guerre survint. Mon père s'engagea et mourut. Ma mère devint veuve de guerre. Elle prit le deuil. Elle me mit en nourrice. Son salon fut fermé. Elle s'engagea comme ouvrière dans une fabrique de réveille-matin²⁶. Il me semble me souvenir qu'elle se blessa un jour et eut la main transpercée. Elle porta l'étoile.

Un jour elle m'accompagna à la gare. C'était en 1942. C'était la gare de Lyon. Elle m'acheta un illustré qui devait être un Charlot. Je l'aperçus, il me semble, agitant un mouchoir blanc sur le quai cependant que le train se mettait en route. J'allais à Villard-de-Lans, avec la Croix-Rouge.

Elle tenta plus tard, me raconta-t-on, de passer la Loire. Le passeur qu'elle alla trouver, et dont sa belle sœur, déjà en zone libre, lui avait communiqué l'adresse, se trouva être absent. Elle n'insista pas davantage, et retourna à Paris. On lui conseilla de déménager, de se cacher. Elle n'en fit rien. Elle pensait que son titre de veuve de guerre lui éviterait tout ennui²⁷. Elle fut prise dans une rafle avec sa sœur, ma tante. Elle fut internée à Drancy le 23 janvier 1943, puis déportée le 11 février suivant en direction d'Auschwitz. Elle revit son pays natal avant de mourir. Elle mourut sans avoir compris.

20 Je n'arrive pas à préciser exactement les sources de cette fabulation ; l'une d'entre elles est certainement *La petite marchande d'allumettes* d'Andersen ; une autre est peut-être l'épisode de Cosette chez les Thénardier ; mais il est probable que l'ensemble renvoie à un scénario très précis.

21 En fait, Aaron – ou Aron – Szulewicz, que je connus autant, ou aussi peu, que mon autre grand père, n'était pas artisan mais marchand des quatre-saisons.

22 Cette fois-ci, l'image se réfère explicitement aux illustrations traditionnelles du Petit Poucet et de ses frères, ou encore aux nombreux enfants de Louis Jovet dans *Drôle de Drame*.

23 Ma mère apprit, en France, à écrire le français, mais elle faisait beaucoup de fautes ; pendant la guerre, ma cousine Bianca lui donna quelques leçons.

24 En fait, ma mère est arrivée à Paris, avec sa famille, alors qu'elle était toute petite, c'est à dire sans doute immédiatement après la fin de la Première Guerre mondiale.

25 Ces détails, comme la plupart de ceux qui précèdent, sont donnés complètement au hasard. Par contre, je porte encore sur la plupart des doigts de mes deux mains, à la jonction des phalanges et des phalanges, les marques d'un accident qui me serait arrivé alors que j'avais quelques mois : une bouillotte en terre, préparée par ma mère, se serait ouverte ou cassée, m'ébouillantant complètement les mains.

26 Il s'agit de la Compagnie industrielle de Mécanique horlogère, plus connue sous le nom de « Jaz ». Ma mère y fut employée en qualité d'ouvrière sur machine du 11 décembre 1941 au 8 décembre 1942.

27 Il existait effectivement un certain nombre de décrets français censés protéger certaines catégories de personnes : veuves de guerre, vieillards, etc. J'ai eu beaucoup de mal à comprendre comment ma mère et tant d'autres avec elle ont pu un seul instant y croire.

28 * Nous n'avons jamais pu retrouver de trace de ma mère ni de sa sœur. Il est possible que, déportées en direction d'Auschwitz, elles aient été dirigées sur un autre camp ; il est possible aussi que tout leur convoi ait été gazé en arrivant. Mes deux grands-pères furent également déportés ; David Peretz, dit-on, mourut étouffé dans le train ; on n'a retrouvé aucune trace d'Aron Szulewicz. Ma grand-mère paternelle, Rose, dut au seul hasard de ne pas être arrêtée : elle était chez une voisine quand les gendarmes vinrent chez elle ; elle se réfugia quelque temps dans le couvent du Sacré-Cœur et parvint à passer en zone libre, non pas, comme je le crus longtemps, en se faisant enfermer dans une malle, mais en se cachant dans la cabine du conducteur du train.

29 ** Ma mère n'a pas de tombe. C'est seulement le 13 octobre 1958 qu'un décret la déclara officiellement décédée, le 11 février 1943, à Drancy (France). Un décret ultérieur, du 17 novembre 1959, précisa que, « si elle avait été de nationalité française », elle aurait eu droit à la mention « Mort pour la France ».)

*

Je dispose d'autres renseignements concernant mes parents ; je sais qu'ils ne me seront d'aucun secours pour dire ce que je voudrais en dire.

Quinze ans après la rédaction de ces deux textes, il me semble toujours que je ne pourrais que les répéter : quelle que soit la précision des détails vrais ou faux que je pourrais y ajouter, l'ironie, l'émotion, la sécheresse ou la passion dont je pourrais les enrober, les fantasmes auxquels je pourrais donner libre cours, les fabulations que je pourrais développer, quels que soient, aussi, les progrès que j'ai pu faire depuis quinze ans dans l'exercice de l'écriture, il me semble que je ne parviendrai qu'à un ressassement sans issue. Un texte sur mon père, écrit en 1970, et plutôt pire que le premier, m'en persuade assez pour me décourager de recommencer aujourd'hui.

Ce n'est pas, comme je l'ai longtemps avancé, l'effet d'une alternative sans fin entre la sincérité d'une parole à trouver et l'artifice d'une écriture exclusivement préoccupée de dresser ses remparts : c'est lié à la chose écrite elle-même, au projet de l'écriture comme au projet du souvenir.

Je ne sais pas si je n'ai rien à dire, je sais que je ne dis rien ; je ne sais pas si ce que j'aurais à dire n'est pas dit parce qu'il est l'indicible (l'indicible n'est pas tapi dans l'écriture, il est ce qui l'a bien avant déclenchée) ; je sais que ce que je dis est blanc, est neutre, est signe une fois pour toutes d'un anéantissement une fois pour toutes.

[...] Je n'écris pas pour dire que je n'ai rien à dire. J'écris : j'écris parce que nous avons vécu ensemble, parce que j'ai été un parmi eux, ombre au milieu de leurs ombres, corps près de leur corps ; j'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est l'écriture : leur souvenir est mort à l'écriture ; l'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie.

Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Denoël, 1975

NB : nous avons respecté la numérotation des notes et la taille des caractères telles qu'elles se présentent dans le chapitre II d'où cet extrait est tiré.

* et ** : notes qui appartiennent à un extrait non cité.

Lire également *Je suis né* dans *Récits d'Ellis Island*, Georges Perec et Robert Bober, P.O.L. éditeur, 1994

Henri Raczimow

né en 1948

Les grands-parents d'Henri Raczimow sont arrivés de Pologne à Paris dans les années vingt et la famille a vécu dans le quartier populaire et artisan de Belleville. Pendant la Seconde Guerre mondiale, leur fils Étienne rejoint la Résistance dans un détachement des FTP-MOI à Lyon et Grenoble. Après la rafle du Vel d'Hiv de juillet 1942, sa mère avait été déportée et exterminée à Auschwitz. L'interrogation sur les origines juives polonaises et le traumatisme de la guerre est fondamentale dans l'oeuvre d'Henri Raczimow. En 1973, paraît un premier livre *La Saisie*, apparemment sans lien avec la thématique juive : un homme se retrouve dépouillé de tout après une saisie et reste assis tout seul sur une chaise dans sa chambre. Pourtant, et Raczimow le dira plus tard, ce livre «disait le rien», non pas seulement à la manière du Nouveau roman, mais parlait de judéité. Dans cette problématique de «la mémoire trouée», pour employer une expression de l'auteur, suivront, un grand nombre d'essais, de récits et de nouvelles, dont *Contes d'exil et d'oubli* en 1979, *Un cri sans voix* en 1985, *Dix jours «polonais»* en 2007.

Dix jours « polonais »

Henri Raczimow raconte sa découverte récente de la Pologne, pays d'origine de sa famille où bien des siens ont disparu. Sa quête identitaire à Cracovie, Varsovie et Auschwitz se heurte aux traces mémorielles défigurées par une récupération touristique pitoyable, l'oubli et l'ignorance.

Extrait I

Je n'ai de polonais que mon nom, qui est une imposture. Au départ un nom juif (yiddish) qui fut ensuite mystérieusement polonisé, je ne sais quand, ni par qui, ni pourquoi. Mais nul doute, il sonne polonais aux oreilles et aux yeux d'un Polonais. Quand j'étais enfant, à l'énoncé de mon nom, et qu'on me demandait si c'était russe, je disais Non : polonais. Je savais bien pourtant que nous n'étions *pas* polonais, même si, comme je le savais tout aussi bien, nous venions de « Pologne ». Pourquoi d'ailleurs est-ce que j'écris « quand j'étais enfant » ? Aujourd'hui, il en va de même. Puisque c'est la vérité. Vérité d'une imposture. Enfin, imposture, c'est un bien grand mot. Bizarrerie tout au plus.

Et cette autre question, dans la foulée : Et vous parlez encore le polonais ? Là, les bras m'en tombent. Lassé de répéter, de devoir répéter, expliquer : Non, et d'ailleurs nous n'avons jamais parlé le polonais dans la famille. Mes aïeux parlaient leur langue à eux, le yiddish. Là, on ouvre de grands yeux, l'air de dire : Monsieur est persan ? Comment peut-on être persan ? Le hic, pour moi, c'est qu'en « Pologne », plus personne ne parle cette langue, et pour cause. Et d'ailleurs, je ne la parle pas moi-même, même si je l'ai entendue, même si on me l'a parlée dans ma prime enfance. Des mots immatures, de maigres mots qui n'ont pas grandi, qui ont refusé de grandir. Une besace de trois mots. *A sheyne pounem, a grobè toukhès, a sakh tsourès*. Un beau visage, un gros derrière, beaucoup de soucis. Viatique considérable pour traverser la vie, comme on voit, pour revenir sur la terre de mes ancêtres, où ces mots n'ont aucun sens. Si un jour des sirènes préhistoriques me font signe, me susurrent à l'oreille de venir les rejoindre, en quelle langue s'adresseront-elles à moi ? Nul doute : en yiddish. C'est la langue par laquelle je pourrais rejoindre les miens, la langue poussiéreuse de leurs os. Mes sirènes de la Vistule, ce fleuve qui charria tant de cendres.

Extrait II

Dans ma mémoire familiale, la « Pologne » était un pays que nous avons fui. Que nous n'avions pas seulement quitté. Oui, que nous avons fui. Nous n'avions pas quitté la « Pologne » comme un Marocain,

mettons, quitte le Maroc ou un Portugais le Portugal pour venir travailler en France, laissant derrière eux une partie d'eux-mêmes, une maison, une famille, un champ. Toutes choses qu'ils retrouveront à leur place le jour où ils retourneront au pays. Nous avons fui la « Pologne » en n'y laissant rien, ni regrets ni nostalgie. Nous savions d'évidence ce jour-là que nul mal du pays bientôt ne nous accablerait. Nous avions retiré l'échelle. Regretter la misère et l'hostilité des autres ? Il n'y aura jamais que les petits-enfants de ces gens-là, de ces émigrants, pour nourrir, mensonge de conte de fées, le souvenir indu, aussi flou qu'usurpé, d'une « Pologne » qu'ils n'ont pas connue, justement parce qu'ils ne l'ont pas connue, où les gens qui parlaient le yiddish vivaient ensemble, dans les mêmes villages ou les mêmes quartiers des grandes villes. Un tiers de la population de Varsovie était juif. Imaginez un tiers de Paris. Et plus tard, ce « rien » qu'ils ont laissé derrière eux est devenu moins que rien. Puis survint l'effacement du rien même, avec la guerre.

La « Pologne », ainsi, pour moi, petit-fils de ces émigrants, est devenue ce moins que rien : un vaste cimetière sans tombes. Une terre souillée. Une terre impure, gorgée de sang, saturée de cendres. Y ont poussé depuis des HLM. Y ont grandi des enfants, les petits-fils, aujourd'hui quinquagénaires, des contemporains de mes grands-parents. Il fallait bien qu'un jour je refasse le voyage dans l'autre sens. Que je foule cette terre, malgré mes réticences, malgré mon imagination tordue. Cette terre est la même que celle qu'ils ont quittée. Elle porte le même nom. Elle s'appelle « Pologne ». Même s'il s'agit d'une homonymie.

Mais ce n'est pas encore si simple. Faire le voyage dans l'autre sens, facile à dire. Car certains des miens l'ont fait, justement, ce voyage à l'envers, ce voyage où l'on prétend remonter le temps et se renouer à l'espace. Mais ils l'ont fait contraints et forcés. Ils l'ont fait dans des wagons à bestiaux, depuis le camp de Drancy, dans ce qui n'était pas encore le 93, mais s'appelait avant plus joliment la Seine. Si bien que ce n'est pas sans terreur que je refais le chemin.

Henri Raczymow, *Dix jours « polonais »*, Gallimard, 2007

Hélène Oppenheim-Gluckman et Daniel Oppenheim

Hélène Oppenheim-Gluckman est psychiatre et psychanalyste, docteur en psychopathologie fondamentale. Ses recherches portent entre autres sur la construction de l'identité chez les descendants de ceux qui ont vécu une expérience traumatique (maladie grave, guerre, génocide). Daniel Oppenheim est psychiatre et psychanalyste, « ses travaux portent sur l'expérience vécue par un enfant ou un adolescent (ainsi que par sa famille et ses soignants) traité pour un cancer, les questions éthiques dans le champ médical, la pratique psychanalytique dans le champ médical ; « l'expérience-limite » ; la transmission au sein des familles, et sur plusieurs générations, de l'histoire familiale, des traumatismes, des valeurs, des références identitaires. » (Présentation des éditions Érès)

Héritiers de l'exil et de la Shoah. Entretiens avec des petits-enfants de Juifs venus de Pologne en France

Ce livre « étudie le regard que portent des petits-enfants sur leurs grands-parents juifs venus de Pologne en France, sur leurs parents et sur eux-mêmes, leur questionnement sur la place qu'ils occupent dans l'histoire familiale qui a été prise dans l'Histoire du siècle, et la façon dont celle-ci a influencé leur identité et leurs choix de vie » expliquent les auteurs dans l'introduction. À la fin de l'ouvrage, ils précisent : « Il faut lire les entretiens non comme des documents supposés dire la vérité sur l'histoire d'une vie et d'une famille mais comme des efforts faits pour constituer un regard et une parole suffisamment justes sur elles. »

Y.

Du côté de mon père, ma grand-mère est toujours vivante, mon grand-père est décédé en 1980. Mon grand-père est arrivé en France au début des années 1930, venant d'un petit *shetel* polonais à côté de Varsovie.

Issu d'une famille paysanne, arrivé en France par hasard, venu rejoindre un frère, laissant derrière lui une famille nombreuse, je ne sais même pas combien ils étaient de frères et de sœurs. J'ai très bien connu mon grand-père puisque j'avais seize ans quand il est mort. Il n'a jamais bien parlé le français. Il a toujours baragouiné quelque chose qui ressemblait à du français mélangé avec du *yiddish*. Il n'a jamais parlé polonais. C'est ce qu'il disait, je ne sais pas si c'est vrai mais je crois que oui. Dans son milieu on n'apprenait pas le polonais. La famille de mon père a eu de la chance, si l'on peut dire cela, par rapport à la vie. Il a quitté la Pologne à temps et en France il a senti les choses venir. Il ne s'est pas présenté à un recensement qui l'aurait envoyé bien loin et il s'est réfugié avec ma grand-mère. Ils se sont mariés en 1939, à Paris. Ma grand-mère est issue d'une famille nombreuse, elle est arrivée à l'âge de trois mois en France, elle était l'aînée d'une famille de neuf enfants. Ils sont venus en France, repartis en Pologne et revenus en France quand elle avait environ cinq ans. Ils sont repartis en Pologne car sa mère voulait accoucher de son deuxième enfant auprès de sa mère. C'est hallucinant. Mes sœurs et moi on sait ce qui s'est passé en France et pendant la guerre mais l'épisode polonais, on n'a longtemps rien su de cette histoire polonaise et encore maintenant on ne sait pas grand-chose. Mon grand-père avait fait un « black-out » complet sur cette période, et puis on ne parlait pas facilement avec lui à cause de l'écueil de la langue. Avec lui, c'était plus de l'affectif. C'était quelqu'un de très enveloppant, et de très enveloppé, très proche de ses enfants et de ses petits-enfants, mais je n'ai jamais eu de discussions philosophiques ni historiques avec lui. Ma grand-mère c'est une autre histoire, elle a été élevée en France, c'est une fille de Ménilmontant. Elle parle un français parfait avec un accent de Belleville. Elle va avoir quatre vingt-six ans. Elle raconte beaucoup de choses mais depuis peu d'années. [...]

Oui, c'est en tant que Juifs tout court mais d'abord en tant que Juifs polonais qu'ils ont été persécutés. Ils ont d'abord été des Juifs étrangers en France, étrangers par rapport aux autres Juifs. Et cela, ma grand-mère m'en parlait. Elle-même qui était française, enfin qui avait vécu en France, elle était une juive polonaise, et mon grand-père aussi. Je me souviens très bien qu'il faisait la distinction. Ma référence identitaire c'est ce qui est advenu de lui à partir du moment où il a mis le pied sur le sol français.

Boris

[...] Après la guerre d'Espagne, mon grand-père paternel s'est d'abord retrouvé prisonnier, dans le sud de la France, dans un camp de prisonniers politiques. Il s'est échappé, il est entré dans des réseaux de résistance, et assez rapidement il s'est retrouvé dans un camp de prisonniers en Allemagne. Par hasard, il n'a pas été considéré comme Juif, mais prisonnier politique communiste, il n'a pas été envoyé à Auschwitz, il s'en est sorti. Après tout cela, il n'avait qu'un seul but, c'est retourner en Pologne car il fallait y construire l'idéal communiste. Mais avant d'y aller il est parti en Autriche quelques années, cinq six ans à Vienne, engagé dans une association d'anciens combattants. Ensuite, je ne sais pas très bien, c'est assez obscur. Et l'ironie de l'histoire c'est que lui, qui à quatorze ans a rejeté son identité juive, ce qu'il y avait de juif en lui au profit de l'humain dans le sens communiste du terme, en 68-69 après avoir toute sa vie œuvré pour cet idéal, c'est parce qu'il était juif qu'il a été viré comme un malpropre de Pologne. C'était l'époque où il y avait un antisémitisme d'état, des purges, notamment contre les Juifs impliqués dans le parti et l'intelligentsia. Ma grand-mère et mon grand-père ont quitté la Pologne en 69, ramenés à la frontière, on a confisqué leurs biens.

Hélène Oppenheim-Gluckman et Daniel Oppenheim, *Héritiers de l'exil et de la Shoah. Entretiens avec des petits-enfants de Juifs venus de Pologne en France*, éd. érès, coll. La psychanalyse à l'ouvrage, Ramonville Saint-Agne, 2006.

4- Engagement

- **Maria Skłodowska-Curie**, *La radiologie et la guerre* (essai)
- **Guillaume Apollinaire**, *Lettre de demande de naturalisation*
- **Jan Karski**, *Mon témoignage devant le monde. Histoire d'un État clandestin*
- **Alain Blotière**, *Le tombeau de Tommy* (roman)
- **Marcel Rayman**, *Lettre*

Maria Skłodowska-Curie

Marie Skłodowska est née à Varsovie le 7 novembre 1867. En 1891, elle arrive à Paris avec sa sœur Bronia dans le but de poursuivre ses études, ce qui leur est impossible dans une Pologne soumise à l'occupant. Son mariage avec Pierre Curie, quatre ans plus tard, ancre son destin en France, tandis que sa sœur repart en Pologne avec son époux, polonais. Marie Curie devient française. Ses travaux sur la radioactivité lui valent un premier prix Nobel de physique, en 1903, avec Pierre Curie et Henri Becquerel ; en 1911, elle reçoit le prix Nobel de chimie pour ses recherches sur le polonium – ainsi dénommé par elle en référence à sa patrie d'origine – et le radium. Elle est la première femme à recevoir cette distinction, et demeure à ce jour l'unique représentante du sexe féminin à l'avoir obtenue deux fois. Elle sera également la première femme à occuper une chaire universitaire en France, puisqu'elle remplace son défunt mari à la Faculté des Sciences de la Sorbonne, à partir de 1906. A l'issue d'un débat agité, elle verra toutefois sa candidature défaite face à Edouard Branly à l'Académie des Sciences, en 1911. En 1914 est créé l'Institut du radium – le futur Institut Curie –, dont Marie dirige le laboratoire de physique et de chimie. Le caractère d'exception de sa carrière, ainsi que la révélation de sa liaison avec son collègue Paul Langevin, déclenchent les propos xénophobes à son encontre. Marie la « juive », « l'étrangère », n'en mettra pas moins tout son savoir au service de la France pendant la Grande Guerre, en formant des manipulatrices de radiologie à l'Institut, et en faisant équiper des voitures radiologiques, les « petites Curie », capables d'approcher très près du front et équipées du matériel nécessaire pour réaliser des radiographies. Marie Curie et sa fille aînée vont jusqu'à en conduire certaines. Marie conserve de nombreux liens avec la Pologne, où elle tente notamment d'encourager la création d'institutions similaires à celles qu'elle dirige en France. C'est ainsi que l'Institut du Radium de Varsovie est inauguré en sa présence en 1932.

La chercheuse meurt le 4 juillet 1934. Le 20 avril 1995, ses cendres et celles de son mari sont transférées au Panthéon.

La radiologie et la guerre

Durant la Première Guerre mondiale, Marie Curie est mobilisée, tout comme le reste du personnel de l'Institut du Radium. Aux côtés d'Antoine Bécclère, directeur du service radiologique des armées, elle participe à la conception d'unités chirurgicales mobiles. Elle crée également dix-huit voitures de radiologie, surnommées les « petites Curie », qui sont envoyées sur le front. À l'Institut du Radium, elle forme des aide-radiologistes. En 1916, elle obtient son certificat pour conduire ces véhicules, et part régulièrement sur le front réaliser des radiographies. Irène, âgée de

seulement dix-huit ans, fait de même dans plusieurs hôpitaux de campagne durant toute la guerre. En 1921, Marie Curie expose dans un essai l'organisation et le fonctionnement du dispositif des « petites Curie ».

Extraits

Quand apparut clairement l'énormité de la tâche consistant à soigner les blessés de cette guerre, l'aide merveilleuse des rayons X fut chaque jour mieux comprise, mieux appréciée et chaque jour plus demandée. C'est à cette situation que les voitures radiologiques sont venues apporter un remède et une solution provisoire. Élément actif et bienfaisant, elles ont assumé pendant les premières années de la guerre la plus grande partie de la charge du service radiologique. [...]

Au début de la guerre, il s'agissait surtout d'assurer un service rapide, avec les moyens disponibles, tandis que l'essence ne manquait pas et n'était guère économisée. La voiture entraînant une dynamo par son moteur était alors tout indiquée.

J'ai réussi moi-même à équiper 18 de ces voitures, grâce à des dons particuliers et aux ressources du Patronage National des Blessés. Plusieurs châssis ont été mis à ma disposition par de généreux donateurs ou donatrices dont certaines ont bien voulu aussi faire les frais de l'appareillage. Presque toutes ces voitures, offertes au Service de Santé à une époque de besoin urgent, ont fait un service considérable, et si quelques-unes ont été usées, d'autres ont continué leur service jusqu'à la fin de la guerre et même au-delà.

Il m'est agréable de rappeler ici que la première des voitures radiologiques établies sur mon initiative a été fournie par l'Union des Femmes de France et équipée à ses frais. Cette petite voiture à carrosserie ordinaire, ne portant que l'appareillage strictement nécessaire, a, sans aucun doute, laissé de nombreux souvenirs dans la région parisienne. Desservie d'abord par un personnel bénévole, anciens élèves de l'École Normale ou professeurs, ensuite régulièrement attachée au Val-de-Grâce, elle a assuré seule le service du camp retranché de Paris pendant la plus grande partie de la guerre, en particulier lors de l'affluence de blessés qui se produisit en septembre 1914 à la suite de la bataille de la Marne. [...]

Les voitures radiologiques qui ont fourni un travail intensif pendant la guerre (certaines ont permis d'examiner 10 000 blessés et davantage) ne sont pas condamnées à disparaître dans la période de paix. Elles continueront à être utilisées, d'abord dans les régions libérées, puis dans toute la France et ses colonies, pour assurer l'examen radiologique de malades non transportables dans des localités dépourvues de postes fixes, et pour suppléer comme postes de secours aux arrêts de fonctionnement des postes fixes par suite d'accidents. Ainsi pourra-t-on tirer parti de l'acquis que cette forme particulièrement active du service radiologique doit à la guerre.

Mme Pierre Curie, *La radiologie et la guerre*, Librairie Félix Alcan, Nouvelle collection scientifique, 1921

Guillaume Apollinaire

1880-1918

Guillaume Apollinaire est né Wilhelm Albert Włodzimierz Apolinary de Waz-Kostrowisky, à Rome en 1880, d'une mère polonaise alors en exil en Italie après l'insurrection de 1863 et d'un père officier italien, Francesco Flugi d'Aspermont. Son enfance et son adolescence se passent en Italie, puis sur la Côte d'Azur et à Monaco. En compagnie de sa mère et de son frère, il arrive à Paris en 1899 où sa famille vit dans des conditions précaires. Devenu poète très jeune, il voyage en Allemagne et en Europe centrale, revient à Paris où il fréquente les milieux artistiques et littéraires de la rive gauche. Son premier livre, *L'Echanteur pourrissant* paraît en 1908 et désormais Guillaume Apollinaire – pseudonyme que l'auteur s'est choisi à partir de deux de ses prénoms – peut vivre de sa plume, abandonnant son travail d'employé de banque. Suivent des années d'écriture journalistique comme critique d'art et de créativité littéraire, principalement poétique, avec notamment deux grands recueils : *Alcools* paru en 1913 et *Calligrammes* en 1918. Parmi les thèmes obsédants – la fuite du temps, l'amour, le monde contemporain...- et dans une poétique résolument moderne, figure la guerre. Engagé volontaire en 1914, Guillaume Apollinaire est blessé d'un éclat d'obus en 1916. Mais c'est de la grippe espagnole qu'il mourra en 1918.

Lettre de demande de naturalisation

Dès les premiers jours de la Guerre 14-18, la France promulgue la loi du 5 août 1914 qui accorde la nationalité française à tout étranger s'engageant volontairement dans l'armée. Guillaume Apollinaire, humilié depuis longtemps par son statut d'étranger, tente une première fois de s'engager au front dès août 1914, mais il est ajourné. En décembre 14, pour sa plus grande fierté, il intègre un régiment d'artillerie, mais le dossier de naturalisation n'est toujours pas accepté, sous prétexte que le postulant est enfant naturel et sa mère non naturalisée. Enfin, le 8 mars 1916, c'est chose faite.

Paris, le 26 août 1914

À Monsieur le Ministre de la justice

Monsieur le Ministre

Je souhaite vivement obtenir la naturalisation française.

J'eusse voulu, les circonstances le permettant, gagner cette naturalisation par un engagement volontaire dans l'armée. Malheureusement, j'ai été ajourné par le conseil de révision siégeant aux Invalides.

J'habite en France depuis mon enfance cependant la date de ma déclaration d'étranger remonte à 1899.

Depuis cette époque, sous le pseudonyme de **Guillaume Apollinaire**, j'ai acquis une certaine réputation dans les lettres françaises, comme conteur, critique d'art et poète.

Je m'efforcerais toujours, Monsieur le Ministre, de justifier l'honneur que me ferait la grande et noble nation française en m'accueillant comme un de ses enfants. [...]

Ils sont devenus français, Doan Bui et Isabelle Monnin, éd. JC Lattès, 2010

Jan Karski

1914-2000

Mon témoignage devant le monde. Histoire d'un État clandestin

Principal émissaire de la Résistance polonaise et premier témoin oculaire de la Shoah en marche, Jan Karski (1914-2000) a porté en Occident, dès novembre 1942, l'appel à l'aide des Juifs de Pologne. Aux documents et rapports qu'il avait la mission officielle de transmettre à son gouvernement en exil et aux Alliés, il joignit le récit, notamment à Franklin D. Roosevelt, de ce qu'il avait vu dans le ghetto de Varsovie et au camp d'Izbica Lubelska. Dans ce livre publié dès l'été 1944 aux États-Unis, Jan Karski raconte son itinéraire au service de l'État clandestin polonais. (Présentation de l'éditeur Robert Laffont)

Ce fut seulement après mon retour de Poznan que je commençai vraiment à connaître et à comprendre l'organisation clandestine. [...] Je n'avais aucune affectation stable et mes efforts pour nouer un contact permanent demeuraient sans effet. On ne me confiait que des tâches occasionnelles et peu compliquées. La cause en était l'état organisationnel de la Résistance en cette fin de 1939. C'était loin encore d'être la structure complexe qu'elle allait devenir. À ce moment, il n'y avait encore aucune organisation centrale mais un grand nombre de groupes et de réseaux locaux agissant isolément. En fait, n'importe qui ayant un peu d'imagination, d'ambition et d'initiative, et beaucoup de courage pouvait se jeter dans la lutte. Les noms comme les buts de ces organisations étaient souvent tout à fait fantastiques. Il y avait « Les Vengeurs », « La Main vengeresse », « Le Jugement de Dieu ». Leurs programmes allaient du classique terrorisme au mysticisme religieux, en passant par tous les programmes politiques. Les Polonais sont très enclins à la conspiration et au secret, et les circonstances

s'y prêtaient ; beaucoup d'entre eux espéraient que la guerre finirait rapidement et que leur groupement jouerait un rôle capital dans la reconstruction de l'État polonais.

Dans cette spontanéité et ce chaos, il y avait cependant quelques éléments de stabilité et des principes d'unification qui commençaient à agir. Les éléments les plus stables étaient les anciens partis politiques que l'occupation allemande n'avait nullement désagrégés. Les principes d'unification étaient à la fois externes et internes et comprenaient, d'une part, le renforcement des relations entre le mouvement clandestin en Pologne et le gouvernement polonais qui existait en France, sous la direction du général Sikorski¹ ; d'autre part, le rapprochement des partis politiques eux-mêmes devant la menace commune. La deuxième organisation qui se structura était militaire. Son but initial était de rassembler les débris épars de l'armée en un corps unique et fort.

C'est du Parti national-démocrate, parmi les plus engagés dans l'action d'unification, que je reçus ma deuxième mission. Je devais me rendre à Lwow, alors sous occupation soviétique, y exécuter un certain nombre d'ordres, puis tenter de gagner la France et d'entrer en contact avec le gouvernement polonais à Paris et à Angers. Le général Sikorski avait donné l'ordre à tous les jeunes Polonais d'essayer de gagner la France pour rejoindre notre armée. Cet ordre s'adressait en particulier aux pilotes, aux mécaniciens, aux marins et aux artilleurs, catégorie à laquelle j'appartenais. Si j'arrivais à gagner la France, j'aurais rempli la double tâche d'obéir aux ordres du général et de mener à bien la mission confiée par la Résistance.

À cette époque, les partis en Pologne et le gouvernement en France cherchaient à renforcer leurs liens. Le gouvernement avait besoin du soutien de la population en Pologne occupée. Les seuls représentants de cette population qu'étaient les partis politiques agissant dans la Résistance avaient besoin du gouvernement et souhaitaient que leurs opinions soient exprimées dans les conseils interalliés. Le seul organe qui pouvait les exprimer était le gouvernement en exil.

Grâce aux émissaires circulant entre la Pologne occupée et la France, on établit les règles de coopération. Chacun des principaux partis devait mandater ses représentants auprès du gouvernement à Angers. Ce pouvait être les membres du cabinet de Sikorski ou des leaders et militants de ces partis qui avaient déjà gagné la France.

¹ nommé Premier ministre du gouvernement en exil

Jan Karski, *Mon témoignage devant le monde. Histoire d'un État clandestin*, traduction anonyme de l'anglais (États-Unis) révisée et complétée par Céline Gervais-Francelle, Robert Laffont, Paris 2010

Alain Blottière

Né en 1954

Dans ses œuvres, - romans, récits de voyage et essais- , Alain Blottière voyage à travers les époques et les pays : au bord de la Mer Rouge au XIXe siècle avec *Saad*, son premier roman (1980) qui raconte l'histoire d'un peintre ; sur les bords du Nil dans *L'enchantement* (1995) où un vieux prince d'Égypte charge un « nègre » d'écrire ses mémoires ; en Lybie au IVe siècle av JC dans *Si-Amonn* (1998). Le dernier roman de l'auteur, *Le tombeau de Tommy* (2009) se situe à Paris et raconte l'histoire d'un tournage de film sur le jeune résistant hongrois Thomas Elek, engagé dans les F.T.P. M.O.I pendant l'Occupation. De cette écriture est né le documentaire « On l'appelait Tommy » (2011), en collaboration avec Philippe Fréling, cinéaste.

Le tombeau de Tommy

« J'avais depuis longtemps le désir de réaliser un film sur un héros, un vrai, si possible mort jeune et beau, quand j'appris l'histoire de Thomas Elek, dit « Tommy », un lycéen parisien, Juif hongrois, qui combattit le nazisme aux côtés du groupe Manouchian, et figurera sur la fameuse Affiche rouge. En découvrant Gabriel, un adolescent d'aujourd'hui lui ressemblant comme un frère, je crus tenir le comédien idéal pour incarner Tommy, soixante ans plus tard ». (extrait de la quatrième de couverture) Le roman alterne commentaires sur la préparation du tournage et scènes du film.

Il m'a été impossible de trouver un acteur ressemblant à Rayman. L'ouvrier tricoteur, né le 1^{er} mai 1923 à Varsovie, vivant en France depuis 1931, avait un visage d'une intense *étrangeté*, quelque chose d'asiatique et de slave, dont on peut aujourd'hui scruter les détails sur sa photo d'identité judiciaire. Où il sourit encore. Un visage où la détermination, qu'on devine inflexible, s'efface dans le baume de ses yeux clairs. Rayman avait une expression d'une telle pureté, d'une telle bonté dans le regard qu'il dut paraître un ange oui, un ange, aux Allemands et aux collabos qu'il exécuta. Comment trouver un jeune acteur qui pourrait incarner cette sorte d'illumination ? Nous avons cherché les yeux. Le jeune Boris qui tient le rôle est d'ascendance russe. On ne l'entend jamais parler, dans le film. Rayman avait un fort accent polonais, comme son petit frère Simon, résistant lui aussi, mais qui vécut longtemps et dont on possède des enregistrements.

Fingercweig, lui, est né à Varsovie le jour de Noël 1922, était arrivé en France à l'âge de cinq ans, et peut-être avait-il pu se débarrasser, dans la rue ou à l'école, de l'accent de ses parents. Il était ouvrier tapissier. Orphelin de mère depuis 1933, il avait aussi perdu son père, ouvrier tailleur, et ses deux frères aînés, tous trois déportés en juillet 1942. Ce qui ne l'avait naturellement pas privé de son humour juif, don du ciel pour les situations tragiques. Simon Rayman, plus tard, en témoigna. « Mosca » pour l'état civil, ou « Maurice » pour ses copains et encore « Moïshe » pour sa famille, s'était aussitôt engagé dans les F.T.P.-M.O.I. Il avait choisi « Robert » comme pseudonyme. Plus tard, versé dans le détachement des tirailleurs, il prendrait celui de « Marius », parfois décliné en « Mario ». Pour mieux l'incarner, j'aurais aimé ajouter quantité de détails. Mais on ne sait presque rien d'autre de Fingercweig, à part son activité terroriste. Deux choses encore, néanmoins : il possédait son certificat d'études et habitait Alfortville. Et son signalement aux Renseignements généraux : *20 ans, 1,68 m, cheveux bruns, coiffure raie à gauche, figure traits grossiers, nez long, type sémite, petite moustache à la Charlot, teint légèrement bronze, complet marron foncé, chemise blanche, col Danton, souliers jaunes*. Les images qui nous restent de lui ne montrent pas de traits grossiers, son type y apparaît à la rigueur plus « sémite » que slave ou asiatique, et l'on n'y distingue aucune moustache à la Charlot.

Alain Blottière, *Le tombeau de Tommy*, Gallimard, 2009

Marcel Rayman

1923-1944

Marcel Rayman naît à Varsovie en 1923 et émigre à Paris avec sa famille en 1931. Sa famille travaille dans la confection et il est tricoteur comme son père. Très tôt, il devient responsable des jeunesses communistes dans le 11^e arrondissement, à l'Union des jeunes juifs dont la section est animée par Henri Krazucki.

Il participe, dès le début de l'Occupation à toutes les manifestations illégales comme le collage d'affiche ou la distribution de tracts.

En 1941, son père est arrêté lors d'une des rafles de juifs étrangers parisiens. Il décide alors de devenir plus radical et abat de sang froid des soldats allemands. En 1942, il demande à entrer aux FTP-MOI. Il est accepté en septembre au 2^e détachement de la région parisienne (section juive). Il forme les nouveaux combattants au tir. En 1943, il prend la direction de la nouvelle « équipe spéciale » en charge des opérations audacieuses et spectaculaires comme les attentats contre des hauts responsables de l'armée allemande. Le 28 septembre 1943, il exécute le SS *Standartenführer* Julius Ritter, en charge du Service du Travail Obligatoire pour toute la France.

Il est arrêté le 16 novembre 1943 par les Brigades Spéciales après une filature qui dure depuis le mois de janvier de la même année pour traquer l'ensemble des FTP-MOI de la région parisienne. Il est arrêté au bout de cent jours de filature à 13h30, quelques heures après Missak Manouchian, son responsable militaire.

Sa photographie figure sur l'Affiche rouge avec la mention « Rayman -juif polonais- 13 attentats ». Il est fusillé avec 22 de ses camarades au Mont Valérien où une plaque spécifique leur rend hommage.

Lettre écrite par Marcel Rayman, le 21 février 1944 à Fresnes.

Ma chère tante, oncle et cousines,

Au moment où vous lirez cette lettre je ne serai plus. Je vais être fusillé aujourd'hui à 15 heures. Je ne regrette rien de ce que j'ai fait. Je suis tout à fait tranquille et calme, je vous aime tous et j'espère que vous vivrez heureux. Vous remettrez les quelques mots suivants à Maman et à Simon s'ils reviennent un jour, comme je l'espère. Ma chère tante, j'aurais voulu te revoir, ainsi que ma dernière petite cousine Elise, que je n'ai presque pas vue; je suis réuni en ce moment avec trois de mes camarades ayant le même sort que moi. Nous venons de recevoir un colis de la Croix-Rouge et nous mangeons comme des gosses toutes les choses sucrées que j'aime tant.

Je vous embrasse tous une dernière fois, ma tante, mon oncle, ma petite Fernande, ma petite Madeleine et aussi ma petite Elise. Ici, on est tous en joie. Je suis sûr que cela vous fera plus de peines qu'à nous.

MARCEL.

5- Polonais en France après 1945

- **Witold Gombrowicz**, *Journal*, 1953-1958
- **Czeslaw Milosz**, *On exile* (essai)
- **Slawomir Mrozek**, *Les Émigrés* (théâtre)

Witold Gombrowicz

1904-1969

L'auteur est né en 1904 à Maloszyce dans une famille de nobles terriens. Après des études de droit, il devient avocat, carrière qu'il abandonne rapidement pour devenir écrivain. En 1937 paraît son premier roman *Ferdydurke*, œuvre satirique, extravagante et burlesque où Witold Gombrowicz règle ses comptes avec la culture et l'immaturation des hommes, et qui divisa la critique. L'écrivain est en Argentine pour un séjour d'agrément l'été 1939 lorsqu'il apprend l'imminence de la guerre en Europe : il décide de rester à Buenos-Aires. Son séjour en Argentine durera vingt-quatre ans. D'abord dans la misère, il trouve un travail dans une banque puis à partir de 1955 vit de ses droits d'auteur. Dès 1951, il publie dans *Kultura*, revue de l'émigration polonaise fondée à Maisons-Laffitte par Jerzy Giedroyc, notamment son *Journal* et *Trans-Atlantique*. « Inspiré par les classiques de la littérature polonaise, cette satire sur les émigrés polonais à Buenos-Aires est un pastiche du style baroque dit « sarmate » du XVIIe siècle. »* En 1963, Witold Gombrowicz quitte l'Amérique latine, passe un an à Berlin-Ouest puis s'installe à Paris, où il vivra jusqu'à sa mort en 1969, d'abord à Royaumont puis à Vence. L'auteur est longtemps resté controversé en Pologne, accusé de déserteur de la cause polonaise, de provocateur réglant ses comptes avec la polonité, de profanateur de la pensée mythique de Mickiewicz. D'autres ont au contraire salué l'originalité littéraire, la pertinence psychologique et la subtilité dans la recherche déculpabilisée du sentiment d'appartenance.

- présentation du site officiel www.gombrowicz.net

Journal, tome I, 1953-1958

Extrait I

1953

Cioran nous dit comment meurt un écrivain arraché à son milieu. Il oublie seulement qu'un écrivain pareil n'a jamais existé : ce n'était qu'un embryon d'écrivain. Il me semble plutôt que –théoriquement parlant et toutes les difficultés matérielles mises à part- cette plongée dans l'univers extérieur que représente l'exil doit apporter à la littérature une impulsion inouïe.

Voilà l'élite d'un pays jetée hors de ses frontières, à l'étranger. Elle peut, dès lors, penser, sentir, écrire de l'extérieur. Elle prend ses distances. Elle acquiert une liberté spirituelle rarement atteinte. Tous les liens se brisent. On peut être beaucoup plus soi-même. Dans la mêlée générale, les formes établies se dénouent, se relâchent, et l'on peut marcher vers l'avenir d'une manière bien plus rigoureuse.

Occasion exceptionnelle ! Moment rêvé ! Il semblerait donc que de fortes personnalités, des individus exubérants devraient se mettre à rugir comme des lions... Pourquoi ne rugissent-ils pas ? Oui, pourquoi leur voix a-t-elle faibli ainsi à l'étranger ?

Ils ne rugissent pas parce que... oui, parce que, et avant tout, ils sont trop libres. L'Art exige un style, de l'ordre, de la discipline. C'est avec raison que Cioran souligne les dangers d'un détachement trop poussé, d'une

liberté excessive. Toutes leurs attaches, tous leurs biens – patrie, idéologie, politique, groupe, programme, foi, milieu-, cela a sombré, englouti dans le gouffre de l'Histoire, et il n'émerge plus à la surface qu'une baudruche gonflée de néant... Eux, expulsés de leur tout petit monde, se sont trouvés face à l'univers, incommensurable, lui, et par conséquent impossible à maîtriser. Seule une culture universelle peut tenir tête au monde, jamais les cultures locales, jamais ce qui ne provient que de bribes d'existence. Seul saura ne pas sombrer dans l'anarchie celui qui sait aller plus loin, dépasser la patrie, pour qui la patrie n'est qu'une des nombreuses révélations de la vie, éternelle et universelle. Perdre la patrie ne troublera l'harmonie que de ceux dont la patrie n'est pas l'univers. L'histoire contemporaine s'est révélée trop violente, trop illimitée pour les littératures trop nationales ou trop provinciales.

Cet excès de liberté, précisément, est ce qui gêne le plus les écrivains. Menacés par l'immensité du monde et le caractère définitif de son histoire, ils s'agrippent, crispés, au passé ; ils s'accrochent à eux-mêmes ; ils souhaitent demeurer tels que jadis ; ils appréhendent le plus léger changement en eux-mêmes, craignant que tout n'éclate alors ; ils s'accrochent enfin au seul espoir qui leur reste, l'espoir de recouvrer leur patrie. Mais recouvrer sa patrie, cela ne va pas sans combat, et le combat exige des forces, et les forces collectives ne peuvent naître que si l'on renonce à son propre moi. Pour y arriver, l'écrivain doit imposer, à soi-même et à ses compatriotes, une foi aveugle et bien d'autres aveuglements, et alors le luxe de penser librement et sans but défini devient péché mortel. Ainsi, l'exilé ne sait pas être un écrivain sans patrie et cependant, pour la recouvrer, il lui faut cesser d'être un écrivain – au sens fort du terme.

Extrait II

Il était pour moi parfaitement évident que les Polonais, épuisés et désespérés par l'histoire de leur patrie, entretenaient au fond de leur cœur un sentiment ambigu à son égard. Ils l'adoraient ? Oui, tout en la détestant. Elle était pour eux sacrée et maudite, force et faiblesse, gloire et humiliation, mais le style polonais, le style formé et imposé par la collectivité, ne parvenait à exprimer qu'un côté de la médaille. Notre littérature, par exemple, excluant tout individualisme véritable, ne témoignait finalement que du sentiment national. L'autre sentiment : méfiance, hostilité, indifférence ou dédain, restait inexprimé, errant à l'écart comme un péché, une tendance à l'anarchie. Toute mon opération visait donc à créer un principe qui permettrait de réactiver ce deuxième pôle de sentiments, de pénétrer jusqu'à cet autre aspect de l'âme polonaise, de sanctionner l'hérésie.

Witold Gombrowicz, *Journal, tome I, 1953-1958*, traduction du polonais, revue et complétée, par Dominique Aupiais, Christophe Jezewski et Allan Kosko, Gallimard, coll. Folio, 1995 (première édition, 1953-1956, © Rita Gombrowicz, © Christian Bourgois, 1981)

Czesław Miłosz

1911-2004

Le poète, romancier, essayiste et traducteur est né en 1911 à Szetejnie, dans une famille de la noblesse lituanienne. Sa jeunesse se passe à Vilnius (Wilno) où très vite, il devient poète. Il fait un premier séjour à Paris en 1931 puis retourne à Vilnius en 1939, après la défaite polonaise. Lorsque l'Armée Rouge envahit la Lituanie en 1940, Czesław Miłosz fuit à Varsovie où il rejoint la résistance polonaise et s'engage dès 1942 dans les rangs du Comité d'Aide aux Juifs *Żegota*. Les poèmes qu'il écrit alors cherchent à dénoncer les atrocités commises sous la domination nazie. De 1945 à 1950, il travaille dans les services diplomatiques de la République Populaire de Pologne avant de rompre avec le régime communiste de Varsovie et de demander l'asile politique en France en 1951, pays où il vivra jusqu'en 1960. L'auteur s'installe ensuite aux États-Unis. Il reçoit le Prix Nobel de littérature en 1980. De la fin de la guerre à 1989, les œuvres de Czesław Miłosz sont publiées dans la revue *Kultura*, revue de l'émigration polonaise créée par Jerzy Giedroyc en 1946 et implantée à Maisons-Laffitte, dont la mission est aussi bien culturelle que politique, publiant en France des œuvres censurées en Pologne: c'est ainsi que paraît en 1953 l'ouvrage de Miłosz *La Pensée captive. Essai sur les logocraties populaires*, ouvrage qui dénonce le régime communiste et observe les relations entre littérature et politique. Revenu en Pologne dès 1995 avant de s'y installer définitivement, l'écrivain décède à Cracovie en 2004. Parmi ses nombreuses œuvres, on retiendra *Sur les bords de l'Issa* (1955), méditation sur l'enfance dans le pays perdu.

On exile

Inspiré par l'œuvre photographique de Josef Koudelka, artiste d'origine tchèque né en 1938, dans son album « Exiles », Czeslaw Milosz y développe ses réflexions sur le sujet.

(Extrait)

Parmi les malheurs de l'exil, l'angoisse ressentie devant ce qui n'est pas familier tient une place prédominante. Quiconque s'est retrouvé dans une grande ville étrangère en tant qu'immigré a dû faire face à cela avec une sorte d'envie : regarder ses habitants vaquer à des occupations prévues, se rendre avec assurance dans des magasins, des bureaux, des lieux précis connus d'eux-mêmes, dans un monde où ils tissent ensemble un énorme réseau urbain constitué de cette agitation quotidienne. Ainsi, il se peut qu'un tel observateur, venu d'ailleurs, ait recours à des stratégies particulières dans le but d'atténuer ce sentiment d'étrangeté. Lorsque j'habitais à Paris, j'ai délimité pendant longtemps un parcours, autour de quelques rues du Quartier Latin, afin de m'approprier un certain périmètre. Le petit restaurant du coin de la rue, la petite librairie, la blanchisserie, le café se faisaient suite quand je me promenais, me donnant un peu d'assurance par leur présence, points d'ancrage connus d'avance.

Perdu dans une ville étrangère. Se joue ici peut-être bien plus que la simple incapacité à trouver son chemin. Cela m'est arrivé même à Paris, ville où j'ai connu bien des bonheurs et bien des malheurs. Lorsque je sortais du métro dans un quartier que je ne connaissais pas très bien, je commençais ma promenade et soudain je prenais conscience que je n'avais pas le moindre point de repère pour me guider. J'étais alors saisi d'une sorte de vertige. Les maisons semblaient me tourner autour et menacer de s'effondrer. Je perdais tout sens de l'orientation. Là je me rendais compte que mon hésitation à m'engager dans telle ou telle rue reflétait une désorientation bien plus profonde. L'exil nous prive des références qui nous aidaient avant à faire des projets, à choisir des objectifs à atteindre, à organiser des activités. Dans nos pays d'origine, nous entretenons une relation particulière avec nos prédécesseurs, des écrivains si nous étions écrivains, des peintres si nous étions peintres etc... Cette relation était faite à la fois de respect et d'opposition ; ce qui nous donnait envie d'avancer, c'était de faire mieux qu'eux d'une façon ou d'une autre et d'ajouter notre nom à la liste de ceux dont on se souviendrait dans notre village, notre ville, notre pays. À l'étranger, il ne nous reste rien de tout cela. Nous avons été projetés hors de l'histoire, qui est toujours l'histoire d'un lieu précis sur une carte, et nous devons, pour emprunter l'expression d'un écrivain exilé, faire face à « l'insoutenable légèreté de l'être ».

On ne se remet jamais complètement ni très vite d'une telle situation. Il y a une période où nous refusons d'admettre que notre dépaysement est irrévocable et qu'aucun changement politique ni économique dans notre pays d'origine ne pourra jamais nous y ramener. Et puis, petit à petit, nous parvenons à comprendre que l'exil ne représente pas seulement le phénomène physique de traversée de frontières, car l'exil nous pénètre, nous transforme de l'intérieur et finit par devenir notre destin. Ce qui nous paraissait une masse indifférenciée de types humains, de rues, de monuments, de modes, de styles, prend des formes distinctes et progressivement, ce qui semblait étrange devient familier. Cependant, en même temps, notre mémoire conserve une topographie de notre passé et cette dualité nous maintient à l'écart de nos concitoyens.

Extrait traduit de l'anglais (États-Unis) par Josiane Grinsnir

Exiles, Photographies de Joseph Koudelka, essai de Czeslaw Milosz, éd. Aperture, 1988

Slawomir Mrozek

né en 1930

Slawomir Mrozek est né en 1930 à Borzecin, près de Cracovie. À partir de 1950, il publie dans la presse polonaise ses premiers dessins satiriques et commence à écrire des nouvelles dans lesquelles il tourne en dérision avec une ironie mordante les absurdités de la vie quotidienne sous le régime communiste et les stéréotypes post-romantiques de l'imaginaire polonais. Le recueil *L'Éléphant* paraît en 1958. Très vite, l'auteur devient célèbre. Sa première pièce, *Police*, qui date de 1956, met en scène la police dans un État totalitaire : créée en 1959, elle sera interdite par les autorités, mais sera jouée dans toute l'Europe. Quittant la Pologne communiste, Slawomir Mrozek s'installe en Italie en 1963. Sa pièce la plus connue et la plus jouée, *Tango*, satire antibourgeoise et farce antistalinienne, paraît en 1964. S'étant opposé au coup de force de l'armée soviétique contre le printemps de Prague, il est déchu de sa nationalité polonaise et obtient le statut de réfugié politique en France où il s'établit en 1968. Son œuvre y reçoit un accueil chaleureux. Roger Blin crée à Paris en octobre 1974 *Les Émigrés*. En 1989, Slawomir Mrozek quitte l'Europe pour le Mexique où il restera jusqu'en 1997. Au moment où une nouvelle constitution est adoptée en Pologne, l'auteur décide de rentrer, après trente-trois ans d'exil, dans son pays natal et il s'établit à Cracovie. Les hommages à son œuvre et à sa personne affluent. En 2002, à la suite d'une grave maladie, l'auteur a exprimé le souhait de passer le restant de ses jours à Nice.

Les Émigrés

« Paris ? Berlin ? Londres ? Stockholm ? Copenhague ? Qui sait où se déroule l'action de la pièce de Mrozek... Deux hommes, deux « travailleurs immigrés ». Ou plutôt deux ÉMIGRÉS. Deux déracinés. Deux étrangers qui passent ensemble un réveillon de fin d'année. [...] L'un est un intellectuel. Un « penseur ». Le second est un manuel. Une brute de travail. À travers leur longue nuit, dans les sous-sols d'une maison « bourgeoise » où nous habitons peut-être, c'est un triple drame qui se déroule. Celui du déracinement, celui de l'incommunicabilité entre les classes sociales que tout oppose, celui enfin de l'échec ou de la réussite et de ce qu'implique tout « moment de vérité. » (Présentation des éditions Albin Michel)

extrait

XX. – Ça ne te plaît pas ?

AA. – Non.

XX. – P't'être que moi non plus je ne te plais pas ?

AA. – Non.

XX. – Alors, qu'est-ce que tu fous ici avec moi ?

Une pause

AA. – Voilà une question fondamentale.

XX. – Je ne t'ai pas invité ici.

AA. – C'est vrai.

XX. – Tu t'es invité tout seul. (*Une pause. XX s'assoit sur une chaise, cette fois à gauche de la table.*) Eh ! Dis-moi, dans le fond, qu'est-ce que tu peux bien foutre ici avec moi ?...

AA, *s'asseyant sur la chaise de droite.* – À table ?

XX. – Je ne te parle pas de table. Je te demande ce que tu fais ici, dans ce merdier.

AA. – Bof...

XX. – Qu'est-ce que tu fais là ?

AA. – La même chose que toi.

XX. – Ce n'est pas vrai. Moi, j'suis obligé. Moi, j'suis un bœuf de trait, un analphabète, une bête... Mais toi, t'es instruit, tu parles les langues étrangères... Toi, t'es pas obligé.

AA. – Exact.

XX.- Tu pourrais te débrouiller partout. Tu pourrais bien réussir, n'importe où, « Spic Ingliche » et tout et tout... Alors, qu'est-ce que tu fais là ? Qu'est-ce que tu cherches ?

AA. – Rien.

XX. – Non, tu attends quelque chose de moi. Il m'arrive de me poser des questions ; je ne suis rien pour toi, un étranger... Tu me donnes à manger, tu me prêtes de l'argent... Tu râles, mais tu m'en prêtes. Je te gêne, mais tu ne t'en vas pas. Pourquoi que tu ne sauves pas, si t'es tellement délicat ? Hein ? Parce que t'es bien délicat, non ? Est-ce que je t'oblige ? Si t'es pas content, qu'est-ce que tu fais là, avec moi. Je ne te retiens pas. Eh ! qu'est-ce que tu veux de moi ?

AA. – Rien.

Slawomir Mrozek, *Les Émigrés*, éd. originale © Karl H. Henssel Verlag, Berlin, 1975. Adaptation française © éd. Albin Michel, traduit du polonais par Gabriel Meretik, 1975.